LES

ORPHELINS.



IMPRIMERIE DE G. STAPLEAUX.

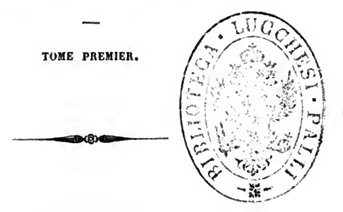
LES PARENTS RICHES.

LES ORPHELINS

PAR

Mme la comtesse Dash.

TOME PREMIER.



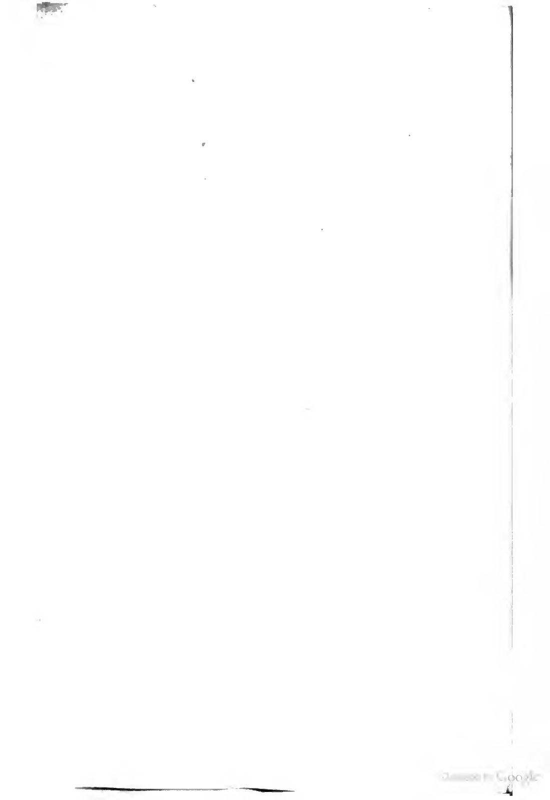
BRUXELLES.

MELINE, CANS ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS.

LIVOURNE. MÊME MAISON. | LEIPZIG. J. P. MELINE.

1853





LA MAITRESSE ET L'ÉLÈVE.

I

Aussitôt que madame de Michaud reçut la lettre de sa nièce, elle se hâta de se rendre chez elle.

Le désordre dans lequel elle la trouva, l'altération de sa physionomie, confirmèrent ces soupçons ou plutôt ces appréhensions qui la dominaient.

Elle était pourtant loin de s'attendre à ce qu'elle entendit.

La duchesse lui raconta avec une exaltation inouïe ce qui venait de se passer; elle pleurait à sanglots et s'interrompait tout à coup, l'œil sec, les lèvres brûlantes, par des imprécations terribles et contre sa sœur et contre René, par des menaces et des promesses de vengeance dont toute autre personne que sa digne institutrice eût été effrayée.

Celle-ci écouta sans répondre, la tête appuyée sur sa main ouverte, les yeux fixés sur sa nièce, suivant tous ses mouvements, sans que son impassible physionomie exprimât même un sentiment de compassion ou de sympathie.

— Ah! ah! dit-elle après un moment de silence, M. de Massac aime Valentine et Valentine l'aime aussi!

Madame de Spoletto redoubla ses pleurs

et ses cris à cette confirmation de son malheur, et peu s'en fallut qu'elle ne rendit la baronne responsable d'un fait qu'elle ne répétait que d'après elle.

— Réponds-moi franchement, Euphémie, continua celle-ci sans s'inquiéter de cette injustice; fais trêve à ta colère, à tes reproches, à tes rages d'amour-propre, que je conçois à merveille, du reste, et sonde ton cœur jusqu'à ses derniers replis, ainsi que je t'ai appris à le faire depuis ton enfance. Qu'éprouves-tu pour ce René? Est-ce un caprice, est-ce un attrait, un entraînement? Est-ce une passion? Sois franche; non pas envers moi, je sais que tu me diras ta pensée, mais plutôt sois lucide : ne te laisse arrêter par aucune petite considération, fouille tes blessures, fais-les saigner, s'il le faut, mais connaissons-en la profondeur et le danger, nous agirons en conséquence. Je t'écoute.

Madame de Spoletto, dès ses premières années, avait subi la domination de ce caractère, sinon plus fort que le sien, du moins plus brisé aux nécessités de la vie; elle n'essaya pas de s'y soustraire, son esprit lui fit comprendre et deviner les intentions de sa tante, elle les accepta sur-le-champ et sans chercher même à en discuter le but.

Ses pleurs s'arrêtèrent; elle réfléchit.

— Vous me demandez si je l'aime, ma tante? répondit-elle enfin lentement comme une femme qui analyse avec soin jusqu'à sa plus légère impression. Mon cœur vous dira sur-le-champ *oui*...

— Ou du moins, ce que tu prends pour ton cœur, et ce qui n'est en réalité que ta tête, je connais cela. Eh bien, achève...

— C'est vrai peut-être, ma tante, je ne sais... pourtant il me semble que non; il me semble que je l'aime véritablement,

que je ne puis aimer personne autant que lui; il me semble que sa perte me rendra folle et que je tuerais Valentine avec bonheur pour me l'avoir enlevé.

— Tu ne la tueras pas, ma fille, tu laisseras ce soin-là au Massac, il s'en acquittera bien mieux que toi; et si tu veux me laisser faire, ta vengeance sera un joli petit plat, bien apprêté, arrivant à point et tout à fait selon ton goût. Continue tes recherches.

— Je l'aime... vraiment je l'aime, ma tante.

— Te perdrais-tu pour lui?

La duchesse hésita.

— Lui sacrifierais-tu ton nom, ton rang, ta fortune? Te séparerais-tu de ton mari? Irais-tu habiter avec lui une mansarde?

— Oh! pour cela... je ne le crois pas...

— S'il perdait sa position, sa beauté, sa renommée d'élégance et d'esprit; s'il était

ridicule enfin, lui conserverais-tu *ton cœur?*

— Eh bien, non!

— Allons! je suis tranquille, il n'y a rien de perdu.

— Ma tante!

— Non, te dis-je, il n'y a rien de perdu. Tu souffriras, tu souffres dans ton amour-propre, mais le bonheur de la vengeance te guérira, ma chère enfant; tu auras le courage de dissimuler, de te donner le beau rôle et de te poser en face de ton infidèle comme une Niobé ou une Artémise de ce temps-ci; tu verras qu'il s'y laissera prendre; tu l'étonneras si profondément, que cet étonnement deviendra de l'admiration.

— J'aurai grand besoin de vos conseils alors, car je ne m'en sens guère capable.

— C'est que tu ne réfléchis pas. Tu ne hais point René encore, cela viendra; mais tu hais ta bien-aimée sœur de toutes tes forces,

c'est à elle surtout que tu comptes faire expier tes larmes. Rien n'est plus facile. Tout ce que tu ne veux point faire, elle le fera, je t'en réponds. Elle le fera d'autant mieux qu'il y en a déjà la moitié de fait, puisqu'elle n'a plus le sou et que son mari l'a abandonnée. Valentine est née sous l'astre des dupes, elle l'a été toute sa vie et le sera jusqu'à son dernier jour, comme son père. Elle a été dupe de M. de Bellande, elle le sera de M. de Massac et de tous ceux qu'elle aimera, sans compter ceux qui l'aimeront inutilement, et qui trouveront encore le moyen de la duper.

— Je l'ai toujours jugée ainsi.

— Vois donc quelle excellente ennemie le bon Dieu t'a envoyée là! Comme il sera doux de *l'égorgiller* tout doucettement, presque sans te donner de peine, en te faisant à toi une auréole de gloire. Ne sens-tu pas cela?

— Certainement, ma bonne tante, et je suis toute disposée à vous obéir. Comment nous y prendrons-nous?

Madame de Michaud développa son plan tout entier à la duchesse, dont les larmes s'étaient séchées, et qui l'écouta sans l'interrompre.

Elles ne se séparèrent que bien avant dans la nuit.

La baronne laissa sa nièce chérie presque calme, presque souriante; elle la fit coucher, lui donna des gouttes d'éther avec un peu de laudanum et d'huile d'amandes douces, dont elle lui composa une potion calmante.

— Dors, mon Euphémie, lui dit-elle en la quittant et lui donnant un baiser sur le front; et ne manque point de savoir-faire, je te garantis l'avenir, les honneurs de la guerre et tout ce qui s'ensuit. Ne t'arrête pas à tes *petits chagrins,* sois la femme forte et cela passera vite. Je t'attends à déjeuner.

M. de Michaud et Zoé vont chez ma sœur Hervey; nous serons seules et nous pourrons causer à notre aise.

Le lendemain, neuf heures sonnaient à peine, la pauvre Valentine, dont les yeux gonflés de larmes ne s'étaient pas fermés de la nuit, venait de quitter son lit.

Décidée, ainsi qu'elle l'avait écrit à René, à se renfermer dans un couvent comme pensionnaire et à fuir tout le monde, elle cherchait autour d'elle les objets à emporter et ceux devenus utiles à sa nouvelle position.

Cette revue lui coûta bien des soupirs et bien des larmes : tant de souvenirs se rattachaient à ses bijoux, à ses parures!

La porte de la chambre s'ouvrit, et la duchesse, à peine coiffée, pâle, en désordre, s'élança vers elle, les bras étendus, des sanglots dans la voix.

— Ma Valentine! ma sœur! s'écria-t-elle.

Valentine devint blanche comme un linge et se recula involontairement.

Madame de Spoletto eut l'air de ne pas s'en apercevoir.

— Ma sœur! ma sœur! continua-t-elle, ma pauvre sœur, oh! pardonne-moi, pardonne-moi!

— Te pardonner, Euphémie? Et qu'ai-je à te pardonner? Tu n'as point commis de faute envers notre amitié; je n'ai pas le droit de savoir si tu as des torts à te reprocher ailleurs... Tu es ma sœur, je t'aime, je te le prouverai toutes les fois qu'il me sera possible de le faire, et voilà tout. Ne parlons plus du reste, je ne sais rien, je n'ai rien vu.

— Chère ange! oh! je te reconnais bien là!... Toujours la même! toujours dévouée! toujours t'oubliant pour les autres! Heureusement je sais tout, et je puis te rendre ce que ton cœur généreux m'a voulu don-

ner. Je puis te prouver que moi aussi je t'aime, que moi aussi je suis ta sœur.

— Quoi ?... comment ?... demanda la marquise tremblante. Je ne te comprends pas. Que sais-tu? que veux-tu dire?

— Il est inutile de dissimuler avec moi, puisque René ne m'a rien caché, ma chérie. Ah! quelle scène j'ai eue après ton départ! Quel homme que celui-là! Combien je suis fière de l'avoir choisi!

— Il en peut dire autant de toi, répliqua Valentine avec ironie; mais je ne te demande pas de confidences, ma chère; tu es heureuse, j'en suis ravie; ce bonheur n'a pas besoin de confidente, il ne doit pas en avoir. Garde ton secret, et garde-le surtout vis-à-vis du monde. C'est le seul conseil que je me permettrai de te donner.

— Heureuse! reprit la duchesse avec un sourire amer, heureuse! Ma chère Valentine, je le sais, je dois l'être du sacrifice ac-

compli, puisqu'il te donne à toi ce que je perds. J'espère trouver du courage dans cette pensée.

— En vérité, Euphémie, plus tu parles, moins je te comprends.

— Laisse-moi donc te raconter ce qui s'est passé après ton départ, tu me comprendras alors. Je n'ai pas besoin de te répéter que je comptais sur ta discrétion et que, si j'étais émue, ce n'était point par crainte. M. de Massac a gardé longtemps un silence que je n'osais pas rompre, puis il m'a tout à coup accablée d'une foule de compliments sur mon caractère, sur la générosité de mon cœur, et m'a demandé si je l'aimais assez pour lui pardonner une offense involontaire, et quelle qu'en fût la gravité. Je n'ai pas hésité à répondre oui.

« — Eh bien, a-t-il repris, pardonnez-moi donc, je ne veux pas vous tromper davantage, je me suis trompé moi-même, aujourd'hui

mes yeux sont ouverts. Ce n'est pas vous que j'aime, chère duchesse, c'est votre sœur. Je combats depuis longtemps cette passion invincible, elle m'entraîne, elle m'enivre : voilà la cause du changement dont vous m'avez tant fait de reproches. J'espérais me vaincre encore, mais en la voyant tout à l'heure si belle, si digne, si chastement résignée, je ne suis plus maître de moi-même, je sens que je me débats en vain contre un sentiment plus fort que ma volonté. Je préfère tout vous avouer pendant qu'il en est temps encore, je préfère renoncer au bonheur que j'attendais, plutôt que de m'en rendre indigne en méconnaissant votre bonté, en rêvant près de vous une autre image. Il faut vous avoir en haute estime pour vous parler ainsi ; ce n'est point à une femme ordinaire que je m'adresse. J'ose compter sur votre indulgence, sur votre grande âme, et je suis sûr que vous apprécierez ma démarche ce qu'elle vaut,

c'est-à-dire un acte de courage et de loyauté. »

— Il avait raison de penser ainsi, ma sœur; j'ai compris sa noble franchise, j'ai compris aussi que je n'avais plus de droits sur son amour, et qu'il fallait conserver mes droits à son estime; j'ai compris qu'en le rendant libre pour toi je conserverais en lui un ami pour la vie. J'ai brisé mon cœur, mais j'ai renoncé à toute espérance; je le lui ai écrit, je l'ai supplié de me payer un semblable sacrifice par ton bonheur, c'est tout ce que je désire. Toi, pauvre enfant, abandonnée, trahie, vendue, sans biens sur la terre, si malheureuse et si peu faite pour l'être, qui pourrait te blâmer de chercher un appui, un consolateur? Qui pourrait t'accuser, dans ce monde où l'on nous accuse toujours, que l'injustice domine? Nous te soutiendrons tous, d'ailleurs, sois bien tranquille. Grâce à Dieu, la famille est assez puissante, assez bien alliée pour former au-

tour de toi une phalange respectable, et pour le peu que tu sauves les apparences, nul n'osera élever la voix contre toi, je te l'assure. Ton choix te ferait absoudre: l'homme de Paris le plus spirituel, le plus brillant, le cœur le plus généreux, le caractère le plus élevé. Ah! Valentine, que tu vas être heureuse!

Elle eût pu parler de la sorte bien longtemps sans que Valentine cherchât à l'interrompre, écrasée sous le poids de mille impressions diverses; elle contenait à peine les battements de son cœur, elle se sentait à la fois heureuse et embarrassée, elle ne voulait point succomber à une tentation si forte, et elle se sentait entraînée irrésistiblement vers cet abîme qu'on lui montrait couvert de fleurs.

Elle fermait les yeux, pour ne point voir la vie et garder ses douces pensées, son doux espoir.

Euphémie avait réussi du premier coup à lui inspirer les sentiments qu'elle désirait lui voir.

Sa reconnaissance n'avait pas de bornes; naturelle comme elle l'était, elle ne put s'empêcher de la montrer plus qu'elle ne devait et ne voulait le faire, et cela sans prononcer un mot, par un seul embrassement dans lequel elle mit toute son âme.

Madame de Spoletto n'en demanda pas davantage.

Trop adroite pour provoquer un aveu dont la conscience de sa sœur se fût effrayée peut-être, elle l'entoura des caresses les plus tendres, en laissant de côté toute allusion à la circonstance précédente; elle la fit habiller et voulut l'emmener déjeuner avec elle chez madame de Michaud.

Valentine ne résista pas longtemps, elle avait besoin de se fuir.

Cependant, un peu revenue de sa pre-

mière impression, elle sentit qu'elle devait quelques paroles d'explication, une sorte de désaveu des sentiments qu'on lui prêtait, une protestation de vertu enfin, à peu près comme les poltrons font des protestations de bravoure.

— Je te remercie, chère sœur, du sacrifice que tu as pensé me faire. M. de Massac sait mieux que personne jusqu'à quel point il était inutile. Je ne l'aime point... je ne l'aimerai...

— Ma belle marquise, on ne vous demande pas de confidence, pas de mensonge surtout, interrompit la duchesse gaiement en lui mettant la main sur les lèvres ; vous n'êtes pas, vous ne serez jamais tenue à nous rien révéler, et nous aurons l'air de ne rien voir; ne vous inquiétez donc pas et ne devenez ni rouge, ni embarrassée devant la meilleure amie que vous ayez au monde. Embrassez-moi encore et partons; je vous

rendrai plus tard à votre cher logis, où vous serez libre de rêver tout à votre aise, en attendant mieux. A propos : que signifient ces malles et ces paquets interrompus à notre arrivée? Où comptais-tu donc aller ainsi ?

Valentine pâlit, car cette question lui rappelait son projet de retraite, oublié devant les paroles de sa sœur; elle balbutia quelques mots et ferma une caisse par ce mouvement involontaire qui nous fait cacher ce que l'on voit, lorsque la conscience vous le reproche.

— Oh! mon Dieu, murmura-t-elle, c'est bien à présent qu'il faut fuir, puisqu'il m'aime !

Le seul remède certain, en effet, contre un amour coupable et partagé, c'est la fuite.

Mais ce remède, encore faut-il l'employer à temps; si l'on donne asile dans son cœur

à une pensée chérie, si on la laisse y germer, y grandir seulement un peu, bientôt elle domine, elle écrase tout, elle devient la plus forte, elle chasse les autres, elle les exile; il y faut céder malgré soi, il est trop tard pour la vaincre!

Déjà Valentine n'était plus la maitresse de s'arracher à la séduction, déjà la fatalité l'entraînait vers sa perte.

Elle suivit sa sœur, et dans le trajet qu'elles firent ensemble, celle-ci lui arracha le secret de son départ et de sa résolution.

Elles arrivaient alors chez madame de Michaud; la duchesse prit la main de sa sœur, la fit précipitamment monter à sa suite, et en entrant dans le salon de la baronne elle s'écria avec une exaltation d'inquiétude admirablement jouée, et sûre d'avoir toujours la réplique à propos :

— Tenez, chère tante, je vous amène une folle jeune femme qui, parce que son mari est un vaurien, veut aller se cacher au couvent et perdre ses belles années derrière des grilles.

— Ah bah! s'écria madame de Michaud, montrant ses longues dents postiches, elle est bien folle en effet, et j'espère que nous allons lui ôter cette fantaisie. Avec un pareil visage, ton esprit, tes talents, Valentine, je ne te pardonnerais point, ni le monde non plus.

— Mais, ma tante...

— Savez-vous ce qu'elle craint, poursuivit Euphémie, la pauvre brebis innocente? Elle craint de se laisser entraîner à une vengeance que tout légitime, que tout appelle; elle craint de faire même en pensée une infidélité à celui dont les torts n'ont plus de bornes. Elle va le pleurer au pied des autels, en style de roman de portière.

Ma tante, si nous souffrions cela, nous serions déshonorées.

— Mon Dieu, ma chère enfant, reprit la baronne, j'ai compris tout. Moi, qui suis ta tante, je te dirai mille fois : « La conduite de ton mari excuserait à peine la tienne, sois sage, sois vertueuse, le monde et ta famille t'en récompenseront. » Si j'étais simplement ton amie, je tiendrais un autre langage. Je te dirais : « Ma chère Valentine, ta vie est défaite, refais-la ; tu es seule au monde, attache-toi un ami. Respecte la société, ne te compromets pas, prends un voile, quelque transparent qu'il soit, on s'en contentera : tu as tant d'excuses à faire valoir ! Seulement, tâche de faire un bon choix, ne te laisse pas entraîner par une passion aveugle dans la folie, songe à ton avenir. » Voilà ce que je te dirais, entends-tu ? et ce que je ne te dis point ; mais pourtant... Eh bien... si tu le pensais, je n'en serais peut-

être pas trop fâchée, ma nièce. C'est mon dernier mot.

— Ma tante, empêchez-la d'aller au couvent.

— Je ne crois pas au couvent, ma chère; en ce siècle-ci, nous n'avons plus de la Vallière! A quel couvent courais-tu te jeter, chère Valentine?

— Je ne sais pas, ma tante.

— Un couvent anonyme, fort bien! Je commence à avoir moins peur. En attendant, je vous mène, après déjeuner au bois de Boulogne, il fait un temps magnifique. Madame de Bellande pourra s'écrier :

« Soleil ! je viens te voir pour la dernière fois ! »

Valentine sentit la moquerie sans vouloir la détourner, elle était d'ailleurs incapable de se défendre.

Une seule pensée, une seule image l'occupait.

Elle ne songeait qu'à René, elle ne voyait que lui renonçant à la belle, à la brillante duchesse de Spoletto pour elle, si loin de cet éclat donné par le rang et par la fortune.

Il l'aimait donc bien !

— Ah ! se répétait-elle, mon René, puisque vous m'aimez ainsi qu'ai-je besoin d'un autre bonheur !

Et les chimères se formaient, et les certitudes de résistance, et la confiance absolue en sa force !

Fuir le danger ! pourquoi donc ? n'y pourrait-on résister ? fallait-il succomber par cela seulement qu'on devait combattre ? Inconséquence perpétuelle des passions, qui se croient fortes lorsqu'elles sont esclaves et dont les résolutions varient à chaque impression nouvelle.

Valentine passa ainsi toute la journée, dans une sorte de somnambulisme ; elle ne

vivait plus où elle était, elle voyait dans son âme et non plus autour d'elle.

— Ma chère, dit tout bas la baronne à Euphémie, ta sœur est folle de René, elle ira bien plus vite encore que je ne le croyais. Il n'y aura qu'à l'arrêter... si on le juge nécessaire ; quant à la pousser... elle n'a besoin de personne.

Madame de Bellande ne rentra chez elle que le soir, sa sœur s'en était emparée et la fit dîner avec elle.

Jamais on ne prodigua plus de grâce, plus de chatterie, plus de tendresse affectée ; Valentine, toute naturelle et toute vraie, s'y laissa prendre.

Elle revint enthousiasmée de sa sœur, qui lui cédait René.

C'était pour elle un héroïsme merveilleux.

René qu'elle regardait comme son premier bien en ce monde, René qu'elle eût

acheté de sa fortune et de sa vie, René qui l'aimait enfin !

Elle trouva une lettre de lui, pleine de passion, pleine de prières ; il s'immolait volontairement, il avouait sa faute, son crime, son infidélité.

Si elle l'eût aimé, il ne s'en fût point rendu coupable, mais pour ne pas mourir de désespoir, pour essayer de se distraire... que sais-je !... les phrases toutes faites dont on se sert en pareil cas, et qui manquent rarement leur effet, surtout sur des cœurs sans expérience.

Valentine crut, pardonna, mais elle fit un effort magnifique, elle se promit de ne pas répondre.

La lettre fut mise sous son oreiller ; elle garda sa lampe allumée une partie de la nuit, afin de la relire encore, et, lorsqu'elle l'eut éteinte, elle la lisait toujours, car chaque mot était gravé dans sa mémoire, car elle

l'avait commentée de toutes les façons, elle en avait tiré les conséquences possibles et improbables : n'en est-il pas toujours ainsi quand on aime?

Elle s'endormit enfin, et elle rêva, elle vit M. de Massac, elle vit sa sœur, elle vit son mari, elle arrangea ses chimères, elle fut heureuse, elle eut des remords, elle pleura, et lorsque le matin elle s'éveilla en sursaut, s'entendant appeler, elle se trouva en face de M. de Bellande, assis sur le pied de son lit, lui prenant la main, l'entourant de ses bras, l'embrassant avec une passion qui semblait fort naturelle, et lui répétant vingt fois de suite :

— Ma bien-aimée Valentine, que je suis charmé de te voir!

UNE SCÈNE BIEN FILÉE.

3.

II

La jeune femme fut si fort étonnée qu'elle ne trouva pas un mot à dire, pas une caresse à rendre. Elle regardait son mari, ses grands yeux ouverts; il lui semblait rêver encore.

Elle se souvint tout à coup de la lettre placée à son chevet, et elle devint si pâle que le marquis en fut effrayé.

— Qu'as-tu, chère enfant? C'est la surprise, n'est-ce pas? Je suis bien maladroit de ne pas t'avoir prévenue, mais je n'ai pas osé, je te l'avoue. Peut-être aurais-tu refusé de me voir!

— Moi!...

— Sans doute, car je me rends justice, je suis coupable, je le suis plus que tu ne le crois encore; je me reconnais bien indigne de toi, mais malgré tout, je t'aime. Je reviens comme l'enfant prodigue; tuera-t-on le veau gras, dans ce bon petit cœur qui m'aimait autrefois?

— Mon ami...

Valentine n'avait jamais su feindre; devant une émotion aussi inattendue, elle perdit toute sa présence d'esprit; son mari la connaissait trop pour ne pas s'en apercevoir, néanmoins il n'en fit pas semblant.

— Tu ne me réponds pas, mon amie, je me suis donc trompé sur ton compte? J'ai

donc trop supposé de générosité, de tendresse à ma chère *épouse?* Ou bien vous êtes-vous gâtée en mon absence? L'exemple, les conseils de votre famille vous ont-ils gagnée, Valentine? Je ne l'aurais jamais cru possible.

Madame de Bellande se remettait un peu cependant; elle avait de l'esprit, et cet esprit, d'une vivacité singulière, commençait à prendre le dessus, à dominer cette situation dangereuse.

Elle n'était point coupable, et son mari l'était.

Malgré les sollicitations de son cœur, elle avait résisté, elle n'avait donné ni espérance ni encouragement, croyait-elle, à une passion qu'elle partageait en secret.

Elle se sentit donc le courage de répondre et se sentit même heureuse, tant chez elle les bons instincts dominaient les autres.

Elle se sentit surtout heureuse de par-

donner, heureuse de trouver près d'Edmond un refuge, une protection.

Maintenant qu'il était revenu, il ne la quitterait plus sans doute, elle ne reverrait plus René, elle resterait fidèle à son devoir, à ses serments : elle était sauvée.

Cette pensée lui donna un moment d'enthousiasme, elle se jeta au cou de son mari en fondant en larmes :

— Ah ! s'écria-t-elle, et moi aussi je suis ravie de te voir !

— A la bonne heure, je te retrouve, ma bonne et chère enfant; c'est bien toi, te voilà ! Et puisque tu es revenue, je te dirai tout, je t'avouerai ma faute, je me jetterai à tes pieds et je te promettrai de ne te quitter jamais.

— Je ne veux rien savoir, je pardonne les yeux fermés.

— Non pas. Je suis un joueur...

— Tais-toi.

— Un infidèle...

— Tais-toi ! tais-toi donc !

— Je t'ai pris tout ce que tu aimais, je t'ai entourée de privations, j'ai cherché d'autres femmes, j'ai fait tout ce qu'il est possible de faire pour m'étourdir, car le remords me poursuivait. Eh bien ! ma parole d'honneur, je te jure, je n'ai réussi qu'à accumuler des sottises, sans oublier, pauvre chérie !

Valentine lui tendit la main, il passa la sienne sous sa taille, et dans ce moment il sentit le papier caché.

Un soupçon traversa son imagination, un soupçon d'autant plus vite confirmé, que sa femme se troubla visiblement.

Il allongea les doigts et prit la lettre.

Elle ne songea point à la retirer.

— Ah ! belle marquise, dit-il en souriant, un billet doux peut-être? un billet doux si près de votre cœur ! cela serait sus-

pect pour un autre; heureusement je vous connais. Tenez, la voilà, votre épître galante; ne me faites pas l'affront de croire que je l'ouvrirai, ou une autre fois ne vous déconcertez pas ainsi.

Madame de Bellande, on le sait, était la loyauté même; de bonne foi, avec son cœur, elle obéit à un premier mouvement, dont elle ne fut pas maîtresse, et, poussée par son ardent désir de se bien conduire, elle prit les deux mains de son mari, qu'elle attira vers elle.

Sa voix tremblait.

— Une fois déjà, Edmond, lui dit-elle, j'ai désiré t'ouvrir mon cœur, tu m'as repoussée; en feras-tu autant aujourd'hui?

— Non pas, surtout si tu as besoin de mes conseils, ma chère; je te dois bien cela pour ta bonté.

— Cette lettre, Edmond, tu l'as dit, c'est une lettre d'amour.

— Parbleu! tu es bien assez jolie pour ɔla.

— Ce n'est pas la première.

— Je m'en doutais.

— Mais celle-ci, tu le vois, elle est bien ɔrès de mon cœur.

— Ma chère et douce Valentine, j'espère que tu t'abuses toi-même.

— Non, je ne m'abuse pas, et si Dieu ne t'avait envoyé à mon secours, je ne sais ce que je serais devenue. Je ne cherche pas d'excuses, entends-tu? Pourtant ma solitude... ton abandon...

— Et les bons conseils, j'en suis sûre...

— Les bons conseils peut-être. Toi seul pouvais me sauver et te voilà revenu. Tu ne me quitteras plus, tu sais quels dangers je cours; tu apprécieras le motif d'un aveu si étrange, et tu me rendras, avec la paix de mon cœur, le bonheur de mon avenir, celui de notre ménage.

Edmond se taisait, sa physionomie prenait une teinte sombre que la jeune femme lui avait rarement vue.

Il fixa sur elle un regard dont l'expression singulière la frappa, et resta encore quelques minutes sans rien dire.

— Valentine, reprit-il enfin, il y a des moments dans ma vie où je vaux mieux que d'habitude; en ces moments-là je prends des résolutions magnifiques, et je ne les exécute point, car je sais, à n'en douter jamais, que je ne pourrais les soutenir. Je suis dans un de ces moments-là, et je te le dis dans la plénitude de mon cœur, si j'avais le courage de t'emmener bien loin, de ne plus revenir, nous pourrions être encore heureux, mon ange. Ce courage, je ne l'ai point, aussi ne m'est-il permis de te donner aucun conseil. Je te laisse exposée au péril, tu y succomberas si Dieu ne t'envoie une volonté surhumaine; tu te per-

dras, ce sera ma faute, et pourtant je t'aime, et pourtant je voudrais t'arracher à ce malheur inévitable. La seule manière d'y parvenir ce serait de me brûler la cervelle, et si j'étais un vrai gentilhomme je n'hésiterais pas. Tu pourrais en épouser un autre, tu...

— Edmond ! interrompit Valentine, vous êtes d'une cruauté étrange. Au lieu de calmer mes douleurs, vous les augmentez ; je vous demande votre appui, vous me renversez ; je vous confie mon avenir, vous le brisez ; que voulez-vous donc que je fasse ? Trompez-moi, au moins, si vous ne voulez pas m'apprendre ma destinée fatale. Ces demi-mots, qui laissent tout supposer, me tuent ; ou franchise entière, ou silence complet, c'est là ce que je vous demande, vous n'avez pas le droit de me le refuser.

— Tu as raison, Valentine, et c'est moi qui suis un fou, un fou très-coupable, car

je te tourmente avec mes phrases de mélodrame, au lieu de te consoler. Ne pleure plus, enfant; je conçois tes scrupules, tes craintes; brûle ta lettre, n'en reçois plus d'autres, me voilà revenu; je vais t'entourer de tout notre amour d'autrefois; les beaux jours vont renaître, je te conduirai partout, je te distrairai...

— Non pas, Edmond, nous resterons ensemble; du moins moi je ne retourne plus dans le monde et je ne recevrai personne absolument, que ma famille.

— Tu as toujours raison, c'est plus sage. On dira que je suis jaloux, mais qu'importe!

— Je ne m'occuperai plus que de toi, je peindrai, je ferai de la musique, je travaillerai dans mon intérieur.

— Valentine, interrompit brusquement le marquis, ton oncle Mainbourg vient-il souvent te voir?

— Tous les jours, mon ami, quand il est à Paris, mais depuis quelque temps il court beaucoup.

— Et la terre des environs de Cambrai?

— Il ne m'en a jamais parlé, et, comme tu le penses, je ne lui en ai pas dit un mot.

— Pourtant il l'a achetée.

— C'est possible, mais pour lui alors, ce qui ne l'a pas empêché de faire beaucoup pour moi, tu le sais.

— Ah! ah!...

M. de Bellande resta enfoncé dans ses réflexions, ensuite il dit en embrassant sa femme :

— Si tu le veux, nous irons le voir ensemble aujourd'hui, ainsi que toute ta famille, et nous terminerons par l'Opéra, j'y ferai prendre une loge; il faut qu'on nous voie ensemble et que chacun me sache revenu.

Valentine avait grande envie de refuser; elle rencontrerait peut-être M. de Massac, et elle ne se sentait pas assez hardie pour braver sa présence.

Il comprendrait, à l'aspect d'Edmond, que tout était fini ; il allait se désespérer sans doute, et elle!

Mais elle, elle devait se taire, elle devait souffrir, elle devait vivre entourée de dangers terribles qu'elle ignorait, et il ne lui était pas permis de se plaindre, il lui était défendu de changer de route.

Le sillon, péniblement tracé par ses larmes, se creusait chaque jour davantage, et elle devait y marcher.

Pauvre Valentine !

Elle était de ces âmes à qui le bonheur ne se montre qu'en rêve, et qui en ont une soif inextinguible ; elle devait user sa vie à le chercher, sans en apercevoir que l'ombre.

es âmes-là sont nées pour un autre
de, pour un monde infini ; l'air leur
que ici-bas, il leur faut les hautes ré-
s, il leur faut l'essence divine pour les
plir, et Dieu ne se manifeste à elles
près de longues épreuves.

e sont des anges chassés du paradis et
l'appellent.

le fit ce que son mari désirait, s'habilla
me il l'en avait priée, et se rendit avec
hez tous ses parents.

es uns l'accueillirent avec indifférence,
utres avec étonnement, aucun avec
ir.

. de Mainbourg resta stupéfait en l'aper-
nt :

Quoi ! vous ! s'écria-t-il. Valentine a dû
bien contente?

Je l'espère, répliqua le marquis sim-
ent ; elle me l'a témoigné du moins.

Restez-vous ici longtemps?

— Je ne sais encore; cependant je n'ai nulle envie de repartir. Ma femme n'en a pas plus envie que moi.

— Ah! vraiment, vous voilà retournés vers la lune de miel? C'est tout à fait édifiant après tant d'années de mariage.

— Nous la ferons durer le plus longtemps possible, mon oncle.

— Tant mieux... pour vous, répliqua le comte avec intention.

— Je n'en doute pas.

Euphémie et madame de Michaud furent tout aussi impressionnées; elles ne le montrèrent point, mais leurs plans devaient nécessairement souffrir de la présence d'Edmond.

Valentine s'en ferait un bouclier, et peut-être serait-elle sauvée.

— Ah! dit Euphémie le soir à sa tante, elle a un ange qui la protége, ma mère, à qui elle ressemble tant.

M. et madame de Bellande se montrèrent à l'Opéra, seuls dans une grande loge.

Edmond ne quitta pas sa femme, il l'entoura des soins les plus assidus, les plus raffinés.

Quant à elle, elle fit tous ses efforts pour paraître gaie; elle n'osait pas regarder dans la salle, craignant d'apercevoir René, et, malgré elle, elle le cherchait des yeux.

Vers la fin du spectacle la porte de la loge s'ouvrit, elle ne se retourna pas, son cœur battait si vite qu'elle ne douta pas que ce fût le vicomte.

Elle feignit une grande attention à la musique, elle entendit sa voix, il la saluait, il fallut bien le lui rendre.

La plus parfaite aisance régnait dans ses manières, il complimenta le marquis sur son retour, il l'interrogea sur son absence,

sur ses projets, il fut brillant et spirituel, il trouva le moyen de remettre Valentine à son aise, il la fit sourire, il se moqua finement des gens qui déplaisaient à Edmond, sans montrer qu'il le faisait pour lui; il sut enfin captiver complétement celui-ci, et lui donner de lui la meilleure opinion possible, malgré leur ancienne réserve, dont ni l'un ni l'autre n'étaient entièrement revenus jusque-là.

Il resta juste assez longtemps, pas une minute de trop, ni de moins.

— Ce diable de Massac, dit M. de Bellande lorsqu'il fut parti, il est toujours le même; c'est assurément l'homme le plus aimable de tout Paris. Ne le trouves-tu pas, Valentine?

Un regard profond accompagna cette question à laquelle la jeune femme répondit sans se troubler par trop:

— Je l'ai toujours entendu dire.

Le lendemain René se présenta chez elle et ne fut pas reçu, sa porte était sévèrement fermée.

Pourtant elle était seule, car son mari ne rentra pas de la journée.

Le soir il revint soucieux et ne parla pour ainsi dire point.

Valentine, inquiète, n'osa lui en demander la raison ; elle lui dit seulement :

— Mon ami, est-ce que vous allez partir encore?

— Non, je n'y pense guère. Je suis préoccupé, pardonne-le-moi; j'ai passé la journée à faire des comptes avec ton oncle, et il a été parfaitement insupportable ; tu devrais le voir demain et lui remettre l'esprit.

— Je le verrai.

— A propos : la terre en question, elle t'appartient, ma chère, elle est achetée en ton nom, j'en ai vu l'acte chez son notaire; il a agi en vertu d'une procuration qu'il t'a

fait signer apparemment. Te le rappelles-tu?...

— Je sais que j'ai signé quelque chose, mais, en vérité, je ne saurais te dire ce que c'est. Mon oncle m'a dit : « J'ai besoin de cela pour arranger les affaires de ton mari. » J'ai signé.

— C'est imprudent, on lit toujours ce que l'on signe.

— Ah! bah! mon oncle!

— Pour cette fois-ci tu ne courais pas grand risque, c'est vrai, et tu as fait une bonne affaire. La terre vaut trois cent mille francs, madame la marquise.

— Mon oncle ne m'en a jamais parlé.

— Il te la réserve, c'est évident; il craint mes folies, il manque de confiance en moi, ou bien...

— Ah! mon ami, ne va pas recommencer tes énigmes!...

L'existence de Valentine, à dater de l'ar-

rivée de son mari, changea complétement.

Elle tint la parole qu'elle avait donnée et se renferma chez elle; M. de Mainbourg n'en sortait presque plus, la duchesse de Spoletto y venait très-souvent.

Malgré tous les efforts de Valentine, elle lui parlait sans cesse de René, prétendant qu'il ne s'occupait que d'elle, qu'il le lui avait dit, que toute sa contenance révélait un chagrin profond, qu'on ne le reconnaissait plus, qu'il n'était bruit dans le monde que de cette transformation.

Madame de Michaud avait soin de commenter ces nouvelles indifféremment et même devant Edmond.

Ce qu'elle voulait oublier était ainsi rappelé sans cesse à la pauvre Valentine; elle se débattait dans les serres de cet ennemi et il la ressaisissait malgré tout.

Chaque matin, son premier cri vers Dieu était celui-ci :

— Seigneur! donnez-moi de la force!

Et chaque soir elle s'accusait mentalement de sa faiblesse, car elle n'avait pensé qu'à lui.

Edmond, qui s'éloignait un peu d'elle, revint tout à coup.

Il se mit à l'adorer avec une assiduité, une constance qui la frappa d'étonnement.

Ses moindres désirs étaient prévenus; l'amoureux le plus rebuté et le plus tendre ne se fût point montré aussi attentif.

Il lui répétait: Je t'aime! sur tous les tons.

La pauvre jeune femme n'en avait jamais tant entendu.

M. de Mainbourg, de son côté, semblait le tenir en échec, il le suivait de l'œil, il écoutait ses discours et les commentait; il interrogeait sa nièce, et celle-ci lui répondait, dans l'innocence de son cœur, des choses qui le confondaient.

Valentine, par un instinct secret, fuyait

sa sœur, mais elle recherchait beaucoup sa cousine Herminie, dont le caractère et les idées lui plaisaient.

Madame de Senneçay ne confiait point ses douleurs, il était pourtant facile de voir qu'elle souffrait, qu'elle souffrait avec courage et noblesse.

Sa passion pour Émile la dominait malgré elle ; elle combattait comme Valentine, et elle devait rester plus facilement victorieuse, car elle aimait un objet indigne d'elle et elle le savait.

Elle connaissait son cousin depuis l'enfance, elle se roidissait contre cette influence diabolique qui l'entraînait vers lui.

Sa raison, et elle en avait beaucoup, devait sans doute la faire triompher, mais à quel prix !

« Ce combat douloureux dont gémit le vainqueur... »

a dit M. de Lamartine.

Les deux cousines se plaignaient mutuellement, sans se faire de confidences positives ; elles se tenaient pourtant sur le pied de se tout dire.

Elle se montraient leurs tristesses, elles en déploraient ensemble les causes inconnues ou soupçonnées.

Un jour, Herminie arriva chez Valentine le visage bouleversé et les yeux rouges.

Elle s'avança vivement vers son amie, et, lui prenant la main, elle lui demanda :

— Si je te priais de me rendre un service, le ferais-tu, Valentine?

— Sans hésiter! en doutes-tu ?

— Veux-tu venir avec moi à Sanneçay?

— Je partirai ce soir, si Edmond ne s'y oppose point.

— Nous n'y verrons personne.

— Tant mieux!

— Nous y serons absolument seules avec nos maris.

— Tant mieux encore!

— La saison n'est pas belle, réfléchis bien, ne t'ennuieras-tu pas?

— Herminie, t'ennuieras-tu, toi?

La duchesse faisait des efforts inouïs pour retenir ses larmes; à cette simple question elle n'en fut plus la maîtresse, et, se jetant dans les bras de sa cousine, elle s'écria au milieu des sanglots :

— Ah! qu'il en coûte de vivre, ma pauvre enfant! et combien nous serions toutes deux plus heureuses si nous étions mortes!

Elle! la riche, la belle duchesse, si enviée, si heureuse, croyait-on! Tant il est vrai qu'il n'existe pas de paradis sans un serpent.

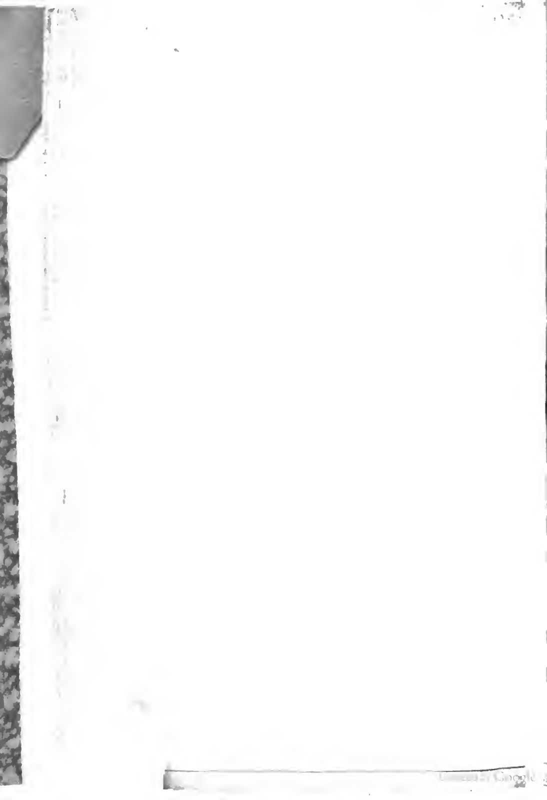
Le besoin d'épanchement l'étouffait, madame de Bellande s'en aperçut.

—Je ne t'ai jamais interrogée, Herminie, tes secrets t'appartiennent; mais je vois aujourd'hui qu'en parlant tu serais soula-

gée. Je t'écoute, ma bien chérie, tu sais que c'est entre nous à la vie et à la mort.

— Eh bien! oui, je parlerai à toi seule, Valentine, et cela me rendra du courage. Tu me plaindras, tu m'aimeras après comme avant, et j'aurai dit *Je souffre!* au moins je n'étoufferai plus!

UNE AME AU CIEL.



III

— Tu sais, Valentine, dans quelles dispositions j'ai épousé M. de Senneçay, tu sais si jamais femme apporta en mariage des résolutions meilleures et plus positives de bonne conduite. Je voulais l'aimer et je l'aimais, non pas avec passion sans doute, mais avec les sentiments les plus vrais et les plus tendres. Je crus en lui, je crus à son vernis

de grand seigneur, je lui supposai toute la chevalerie de ses ancêtres, puisqu'il en avait les manières ; je trouvai une nullité parée, voilà tout. Dès lors, je me résignai à remplir strictement mes devoirs, j'éteignis mon imagination, mes espérances, je concentrai mes affections dans mon fils, j'arrangeai tranquillement ma vie et je me supposai à l'abri des orages. Tu sais encore que depuis plusieurs années Émile s'occupait de moi, qu'il avait songé au mariage, qu'il mettait une sorte d'amour-propre à réussir, et que moi, par un caprice de jeune fille, j'avais justement repoussé, non pas sa demande, il ne l'avait pas faite, mais ses prétentions à demi affichées. Il ne me l'a pas pardonné, il a conservé toutes ses rancunes et toutes ses ambitions. Depuis mon mariage, il n'a cessé de me poursuivre d'un amour étrange, d'un amour dont l'expression ne ressemble à aucune autre, je ne puis l'appeler

qu'une fascination, une obsession diabolique. Cet amant, ou plutôt cet amoureux, ne demande rien, il n'exige pas, il impose. Il attend, dit-il, avec patience, parce que rien ne peut me soustraire à sa puissance, parce que je lui appartiens indubitablement, et que nous devons être unis en dépit même de notre volonté, de celle des autres, des événements passés, de tout ce qui nous sépare enfin.

« J'ai ri d'abord de ces folies, je les ai repoussées, je les ai déniées, et son imperturbable aplomb est resté le même. Peu à peu j'ai senti cette pensée s'infiltrer en moi, j'ai senti cette griffe d'acier de la passion se placer sur mon cœur et s'y enfoncer chaque jour davantage.

« J'ai voulu fuir, et ma chaîne était tellement rivée qu'en m'attirant, sans me rappeler, par la force seule de son souvenir, il m'a fait revenir à lui.

« Je le connais, je sais mieux que personne ce qu'est cet homme sans foi, sans loyauté, sans âme : je sais qu'un malheur immense serait le prix de ma chute, je le hais, je le méprise, et je l'aime, vois-tu, Valentine, je l'aime à en perdre la tête ; son regard, le son de sa voix, sa main que j'effleure me brûlent, il me faut une raison surhumaine pour ne pas tomber dans ses bras lorsqu'il m'appelle, lorsqu'il me dit :

« — Herminie, vous m'appartenez !

« Si tu savais combien je souffre ! si tu savais combien les sentiments les plus nobles de mon âme sont froissés par cet être qui me pèse comme un supplice, si tu savais ce qu'est pour moi cet amour qui me ronge, contre lequel je lutte avec un acharnement et un désespoir perpétuels !

« Quelquefois le courage m'échappe et je me sauve, je me cache, je m'ensevelis. Il ne prend pas la peine de me suivre, ma

passion me suit assez, et il n'en doute point, et elle est plus indomptable pendant ses absences. Hier, il est venu, j'étais seule, M. de Senneçay était à la chasse et n'est rentré que cette nuit.

« Je ne saurais te raconter quelle scène a eu lieu.

« Émile, par une des transformations de sa nature multiple et comédienne, s'est montré sous un aspect tout autre que d'habitude.

« Ses sarcasmes, ses ironiques plaisanteries, ses certitudes insolentes étaient remplacées par une timidité, une tendresse, une modestie incroyables.

« Il parlait d'amour non plus en maître, mais en esclave ; il se mit à mes genoux et me conjura de lui pardonner sa conduite passée, de l'aimer, à l'avenir, non plus malgré moi, mais avec la plénitude de ma volonté, parce qu'il le mériterait désormais.

Ce langage, si nouveau, m'a confondue, m'a dominée; j'ai senti qu'en effet je l'aimerais à l'avenir de ma volonté aussi, que dès lors il serait mon maître, que je ne pourrais rien lui refuser, qu'il serait alors plus fort que moi et que c'en était fait réellement de cette lutte inégale : j'étais perdue. Je n'avais plus dès lors qu'une seule chose à faire et c'est ce que je fais, il faut me sauver de lui et de moi. Émile soumis est impossible à vaincre; je ne le reverrai plus, je ne veux plus qu'il m'écrive, tout est fini à jamais entre nous; ma porte lui sera fermée, et si mon mari m'en demande la raison, je la lui dirai, plutôt que de consentir à le recevoir encore. Voilà pourquoi je suis venue à toi, ma cousine, à toi qui souffres des maux presque semblables aux miens, et qui sais si bien les fouler à tes pieds, à toi qui me comprendras comme je te comprends, à toi, la plus chère amie que j'aie au monde!

Valentine avait écouté tout cela avec son cœur plus qu'avec sa raison ; elle partageait les émotions d'Herminie, et lorsqu'elle fit allusion à ses propres sentiments, elle éprouva un réel bonheur à se sentir devinée : la sympathie est si douce à celui qui a toujours pleuré seul!

Elle consola de son mieux les tourments de la duchesse, elle lui promit de la suivre, ou du moins d'employer tous les moyens pour être libre de le faire, et lorsqu'elles se séparèrent, un lien de plus, un lien indestructible venait de se former entre elles.

M. de Bellande rentra : Valentine lui parla en tremblant de ce qu'elle appelait le caprice d'Herminie; à sa grande surprise, son mari l'accueillit sur-le-champ avec un empressement visible.

— J'en suis ravi, dit-il, rien ne pouvait me convenir davantage; nous nous amuserons infiniment tous les quatre ; je suis

homme à suivre le duc à la chasse, et il y en a de superbes, tant à Senneçay qu'aux Bourbières. Cela nous reposera de ce bruit de Paris, où l'on n'a pas le temps d'être ensemble, n'est-ce pas, ma chère petite femme?

Ce langage était bien peu habituel au marquis; il étonna Valentine, mais elle l'accueillit avec joie : elle aussi voulait fuir.

Elle se hâta d'écrire à la duchesse que M. de Bellande consentirait à tout, et qu'elles partiraient dès le lendemain, si cela lui était agréable.

Elles étaient convenues de ne point faire d'adieux, d'envoyer simplement un domestique chez leurs parents et amis intimes, annoncer qu'elles s'en allaient pour quelques jours, sans même faire connaître où elles se rendaient.

Dès le moment de leur arrivée, la marquise trouva dans les manières de son mari

avec elle une raison de secrète inquiétude, dont elle ne se rendit pas compte, mais qui l'effraya.

Il la serrait dans ses bras avec une sorte de frénésie, il semblait prêt à parler et se taisait tout à coup, les réticences, les demi-mots recommençaient ; elle l'interrogeait en vain, il lui répondait alors par une plaisanterie embarrassée, et la quittait sur-le-champ.

Un matin, il se leva de très-bonne heure et partit pour la chasse, tout seul.

Le duc, qui n'était venu à sa terre que par complaisance, avait saisi le premier prétexte et était retourné à Paris.

En rentrant, Edmond trouva sa femme à sa toilette, il l'embrassa avec une tendresse empressée, puis il lui dit d'un air dégagé :

— Voici, ma chère amie, un petit papier timbré que tu me signeras tout à l'heure; c'est pour changer le bail d'un de tes fer-

6.

miers et cela ne peut se faire sans votre permission, madame.

— Tant que tu voudras, mon ami, tu sais que je suis payée pour signer sans lire, ajouta-t-elle en souriant.

M. de Bellande comprima un mouvement involontaire, et, prenant des mains de la femme de chambre les magnifiques cheveux de Valentine, il essaya de les peigner, comme un homme libre de tout souci.

Il resta tout le temps que dura sa toilette, ne parla plus de la signature ; ce fut la marquise elle-même qui la lui rappela.

— Donnez-moi donc votre papier timbré, monsieur, que je me débarrasse de cela avant de descendre. Ah! pour cette fois, il me serait difficile de lire, il n'y a rien d'écrit du tout.

— J'ignore les termes de chicane, et je vais l'envoyer remplir à Paris, par *un homme de l'art*. Moi aussi, je dois signer

en qualité de ton seigneur et maître, et je n'y manquerai pas, ne fût-ce que pour établir mon omnipotence.

Pendant ce temps, Valentine avait signé; son mari prit la plume et mit son nom à côté du sien, puis il replia le papier, l'enferma dans son portefeuille et offrit son bras à Valentine pour descendre déjeuner. Il fut ensuite d'une gaieté folle, accompagna ces dames à la promenade, joua le soir au billard avec elles, montra enfin une liberté d'esprit tout à fait rassurante, jusqu'à l'heure du coucher.

En se séparant de la marquise il revint sur ses pas, comme s'il avait oublié quelque chose, et dit d'une voix enjouée :

— A propos, Valentine, je vais aller passer quelques jours à Paris. J'ai négligé de t'en prévenir; as-tu des commissions? Je reviendrai après-demain, que veux-tu de ton très-humble serviteur?

Un soupçon traversa le cœur de la jeune femme, rapide et froid comme une lame de poignard.

— Ah! vous partez! reprit-elle sérieusement.

— Cela te fâche? Alors je reste. Je voulais seulement porter moi-même ce papier, voir à nos intérêts, ce qui est toujours plus sûr, et revenir avec un joli chapeau ou quelque bijou pour ma Valentine. Est-ce donc si mal?

— Edmond, tu n'as pas d'autre motif? tu me le jures?

— Non, je n'en ai pas, jalouse! Lequel pourrais-je avoir? Eh bien, pourtant, je serai franc, j'en ai un.

— Lequel?

— J'ai envie d'assister à la première représentation de l'Opéra, demain. Voyons, est-ce un crime, et me gronderas-tu?

— Non, puisque tu avoues, et je te donne

une permission de quatre jours. Pas plus au moins!

— Cela est trop, je n'en prends que deux : assaut de générosité.

Lorsque Valentine fut seule, elle se sentit agitée d'un mauvais pressentiment; il lui semblait qu'elle aurait dû refuser et la signature et le voyage.

Le passé de M. de Bellande n'avait rien de rassurant : que de fois déjà il l'avait trompée!

Combien il avait abusé de sa confiance!

Quelles brèches il avait faites à leur fortune par ses folies et sa mauvaise administration!

Elle chercha à s'étourdir, elle voulut se persuader que le tête-à-tête avec Herminie lui serait une grande distraction, qu'elles allaient causer tout à leur aise de ce qui les occupait, qu'elles parleraient de René, de René si loin d'elle, dont elle était séparée par sa volonté et qu'elle aimait encore.

Il l'avait oubliée, sans doute, puisque

aucune tentative n'avait été essayée pour se rapprocher.

Sa raison s'en félicitait chaque jour, mais son cœur en souffrait cruellement.

Le lendemain de son arrivée à Paris, Edmond écrivit : il devait revenir le lendemain dans la nuit; on l'attendit, il ne parut point.Valentine ne dormait pas, elle comptait les heures.

Il fallut se lever pourtant.

Le courrier n'apporta point de lettre; on attendit encore, on attendit deux jours, trois, une semaine, et rien, ni retour ni nouvelles.

Valentine, horriblement inquiète, écrivit à son oncle Mainbourg, et, par le retour de la poste, elle reçut le billet suivant :

« Tu ne seras jamais qu'une folle, ma chère Valentine, et l'expérience ne te sert point.

« Tu as signé en blanc la permission de

vendre une de tes fermes; elle est vendue, ton mari en a touché le prix, il est parti avec cette somme pour une de ses excursions mystérieuses, tu le reverras quand il plaira à Dieu!

« Voilà où te mène ton manque de confiance en moi. Ce n'est pas tout : ta tante Hervey est fort malade, elle désire te voir, ainsi qu'Hérminie; mettez donc un terme à votre Thébaïde, partez sur-le-champ; vous n'avez pas de temps à perdre, si vous voulez la retrouver vivante.

« Je t'embrasse paternellement. »

La seconde de ces nouvelles amortit la première.

Madame Hervey avait toujours aimé Valentine, elle seule protégeait et consolait Reynald, et madame de Bellande se sentit frappée au cœur en apprenant qu'elle allait la perdre.

Elle se hâta de prévenir sa cousine, et celle-ci fut encore plus pressée qu'elle; madame Hervey était la mère d'Émile.

Les préparatifs ne furent pas longs, la voiture brûla le pavé, et la duchesse se fit conduire directement chez sa tante.

La portière fut ouverte par Émile.

— Je vous attendais, ma cousine! dit-il d'un air triste et solennel.

Combien Émile était dangereux alors pour la pauvre duchesse!

Elles montèrent toutes les deux près de la malade à laquelle on annonça leur arrivée avec toutes les précautions voulues.

— Ah! qu'elles viennent! s'écria-t-elle, avant que mes yeux soient fermés à jamais! Je verrai donc la famille de mon mari réunie, ainsi que je l'ai souhaité. Qu'on prévienne pour ce soir mes belles-sœurs et leurs enfants; que tous soient ici à neuf heures, je leur dirai le dernier et solennel adieu.

Valentine et Reynald s'embrassèrent en pleurant.

Le pauvre jeune homme allait perdre sa meilleure amie, celle qui lui avait servi de mère depuis son enfance, la seule qui l'eût accueilli dans ses découragements ou ses douleurs.

Il sentait que Valentine lui restait seule désormais, et son affection en redoubla.

Madame Hervey souffrait depuis longtemps d'une affection au cœur, de cette maladie qui la tuait.

En sainte femme qu'elle était, elle supportait ses maux sans se plaindre.

Ainsi que je l'ai dit, sa haute raison, son admirable bon sens la tenaient à une place bien plus élevée que ses belles-sœurs, plus belles, plus répandues, plus grandes dames en apparence.

Elle ne voulait pas quitter ce monde sans prendre des précautions d'avenir pour ceux

qu'elle laissait derrière elle, et, lorsqu'elle vit M. et madame de Michaud, M. et madame Mainbourg et tous ses neveux, réunis autour d'elle, elle appela Valentine et Reynald et les fit asseoir aussi près de son lit qu'il lui fut possible.

— Je suis heureuse de vous retrouver tous, mes frères, mes sœurs, et vous mes enfants, au solennel passage où j'arrive; les consolations viennent de Dieu d'abord, de ceux qu'on a aimés ensuite. Vous voilà, merci d'être venus.

Valentine, que ses larmes suffoquaient, baisa la main de sa tante.

— Vous êtes tous heureux, vous êtes tous riches, la fortune vous a placés bien au-dessus de votre naissance, ou vous a permis d'allier vos filles à des maisons titrées, bien loin aussi de notre origine première, que vous avez trop oubliée peut-être.

Les Michaud, les Mainbourg et M. Hervey

firent une sorte de grimace mécontente.

— Une de nos sœurs, que sa beauté et ses vertus rendaient digne d'un trône, a épousé un des grands noms de la Bretagne; le bon Dieu nous l'a reprise, elle nous a laissé des orphelins, et c'est sur ces orphelins que je veux appeler aujourd'hui votre attention.

Euphémie se redressa de toute sa hauteur, et dit à l'oreille de madame de Michaud :

— Ma tante va-t-elle donc demander l'aumône pour nous?

Les sens des mourants prennent quelquefois une sensibilité incroyable, madame Hervey entendit ces mots, bien que prononcés à voix basse.

— Je ne demanderai rien pour vous, madame la duchesse, soyez tranquille, car je ne suis point inquiète de votre avenir. Vous vous êtes fait une place dans la vie que rien ne vous ôtera, car vous saurez dominer les circonstances et les gens. C'est

de votre frère, c'est de votre sœur que je parle, ces deux cœurs d'élite, ces deux natures sensitives, que tout menace et qui ont tant besoin qu'on les défende.

Reynald, agenouillé près de sa tante, s'étouffait de sanglots; il savait, lui, jusqu'à quel point elle avait raison.

— Valentine d'abord. Vous connaissez sa position, les torts de son mari envers elle, les dangers auxquels elle est exposée. Sa ruine est presque imminente. Ma volonté expresse est qu'il lui soit fait, après ma mort, une rente viagère de six mille francs, si elle se trouve jamais dans la nécessité d'accepter des secours étrangers.

— Ma tante! ma tante! c'est trop, murmura Valentine, pouvant à peine parler.

— C'est à peine assez pour la marquise de Bellande, pour mademoiselle de Kersaint. Quant à Reynald, le fils de mon cœur et de mon adoption, je lui ai donné tout ce dont

la loi me permettait de disposer. Émile est assez riche pour ne pas s'apercevoir d'une diminution dans sa fortune, et je ne crains pas d'être désavouée par lui.

— Non, non, ma mère, interrompit Émile, les yeux fixés sur Herminie; ce que vous avez fait, je l'aurais fait moi-même.

— Merci, mon enfant; tu acceptes ainsi, en ce moment solennel, devant toute la famille, la noble tâche que je te lègue. Tu soutiendras, tu protégeras ta cousine Valentine. Si le malheur la frappait, bien plus! si elle s'égarait dans une route défendue, tu ne l'abandonneras pas, tu seras son second frère; si tout la délaisse, tu lui tendras la main, tu feras ce que j'aurais fait, mon Émile; c'est ma volonté dernière, je le répète, et du haut des cieux je te bénirai de l'avoir exécutée. Mon ami, je compte sur vous également, n'est-ce pas?

La sainte femme, instruite par une longue

expérience, n'y comptait guère néanmoins, à peine comptait-elle sur son fils; mais elle espérait en sa jeunesse, en la solennité de sa recommandation; elle espérait en l'engagement pris en face de tant de témoins et sur le lit de mort de sa mère.

Elle voulait emporter au tombeau cette dernière illusion de croire encore en son fils; le cœur des mères est si plein d'indulgence et de mansuétude!

M. Hervey fit un signe de tête, sa douleur l'empêchait sans doute de parler; la baronne s'en contenta et n'osa pas en demander davantage. Elle se fit ensuite apporter son écrin et distribua elle-même ses bijoux entre toute la famille.

Elle eut soin d'en donner la plus grosse part à ses favoris.

Elle appela les uns après les autres tous ceux qui se trouvaient là, et leur dit à chacun un adieu particulier.

Madame Mainbourg et madame de Michaud restèrent les dernières, elle les retint un instant et leur parla bas.

— Mes sœurs, leur dit-elle, soyez indulgentes pour ces jeunes femmes; si les séductions de leur âge les entraînent, souvenez-vous du passé!... souvenez-vous!... et que cela vous serve de leçon vis-à-vis d'elles. Vous me le promettez, n'est-ce pas?

— Sans doute, ma sœur, nous n'oublions rien; ni vous non plus, à ce qu'il paraît, répliqua assez aigrement madame de Michaud.

Quand le dernier mot fut dit, le dernier regard échangé, la mourante congédia tout le monde.

— Allez! et que Dieu vous garde! Je vais maintenant m'occuper de mon âme, puisque mes intérêts sont réglés en ce monde. Valentine et Reynald resteront près de moi cette nuit, avec Émile. Je sais qu'en le leur demandant je vais au-devant de leurs vœux.

— Et moi, ma tante? dit timidement Herminie.

— Toi, ma fille, tu vas rentrer chez toi, avec ton mari, dans ta maison, aux occupations de ton intérieur; c'est là que tu dois être; ne l'oublie pas, Herminie, si tu veux toujours être heureuse et honorée.

La duchesse baissa son voile pour cacher ses larmes.

Ces paroles, qui répondaient si bien à ses pensées secrètes, lui semblèrent un avertissement de Dieu.

Elle se retira avec les autres, sans lever les yeux sur Émile, appuyée au bras de son mari et se soutenant à peine.

Euphémie et madame de Michaud avaient tout vu, tout deviné.

Restées seules, elles se communiquèrent leurs idées.

— Ma tante, toutes ces vertueuses gens succomberont les uns après les autres,

n'est-ce pas votre avis? Herminie sera domptée par Émile, Reynald en mourra de chagrin, ou fera pis, mon pauvre frère! et quant à Valentine, je ne l'engage pas à trop compter sur les six mille livres de rente, le cher oncle et le cher cousin ne lâchent pas ainsi leurs écus.

Madame Hervey mourut dans la nuit, comme une sainte, en bénissant ses neveux, en embrassant son fils; mais peut-être son âme pure lisait-elle dans l'avenir comme les âmes doubles dont la perversité le devinait si bien.

DEUIL.

IV

Valentine sentit sa perte avec toute la vivacité de son caractère; quand elle se retrouva seule avec Reynald, après avoir rendu à leur tante les derniers devoirs, elle demanda la permission de l'emmener chez elle et de l'y garder quelques jours.

M. Hervey eut *la bonté* d'y consentir, pourvu que Reynald vînt donner quelques

heures de surveillance aux affaires de la maison, dont il était le principal pivot.

Il s'y engagea et consacra le reste de son temps à sa sœur.

Celle-ci prit un deuil sévère, bien plus rigoureux que le deuil ordinaire de tante, et refusa toute espèce d'invitations, même celles de sa famille.

M. Mainbourg employa toute sa rhétorique à l'attirer chez lui, sans y pouvoir réussir.

En vain lui représenta-t-il qu'une pareille tristesse était déraisonnable, qu'elle altérerait sa santé, qu'elle ferait blanchir ses cheveux.

— Mon oncle, lui répondait-elle, je voudrais être morte ou vieille.

Il lui apportait chaque jour quelque présent, quelque joujou précieux, des fleurs en quantité, tout ce qu'elle pouvait désirer enfin.

L'absence et le silence de son mari la désolaient; elle ne croyait plus en son avenir, et chassait avec persévérance le démon tentateur qui répétait à son oreille le nom de René.

Depuis plusieurs mois elle ne l'avait pas aperçu, elle n'entendait plus parler de lui que par sa tante et sa sœur, dont la persistance ne se lassait pas.

Le découragement s'emparait d'elle, car elle se voyait déshéritée de bonheur.

— Mon pauvre Reynald, disait-elle souvent à son frère, Euphémie a pris tout le bonheur de la famille.

Reynald, en effet, souffrait autant qu'elle; il souffrait davantage peut-être, car il souffrait dans tout ce qu'il aimait.

Il voyait Herminie dont la beauté s'étiolait dans les larmes; il suivait de l'œil les progrès de son rival, qui, certain maintenant d'avoir employé le bon moyen pour

réussir, se posait en désespéré, en sentimental, faisait amende honorable de sa vie passée et parvenait à se faire aimer *parce que*, après l'avoir été si longtemps *quoique*, par cette nature timorée.

Herminie ne se défendait presque plus, elle prévoyait sa défaite et depuis qu'elle croyait trouver en Émile l'idéal de ses rêves, elle la redoutait beaucoup moins.

Elle voyait peu Valentine, ses nouveaux aveux lui avaient semblé trop pénibles, et puis elle craignait qu'une main amie n'arrachât le bandeau de ses illusions; elle voulait croire à tout prix!

Un jour, madame de Bellande avait passé la matinée seule, on lui annonça Roland Bresselles, qu'elle regardait comme de la famille et qu'elle recevait malgré la porte fermée; il venait d'ailleurs, de la part de mademoiselle de Kersaint et de son oncle, savoir des nouvelles de Valentine

et pourquoi on ne la voyait plus à Passy.

Il la trouva dans ses tristesses ordinaires, et, avec l'intelligence d'une affection dévouée, il ne chercha pas à provoquer sa confiance; il évita de l'attendrir, essayant au contraire de l'amuser par quelques récits du monde et des coulisses.

Roland s'était accoutumé à adorer Valentine comme un fétiche, ou une divinité dans son temple; il n'eût jamais osé conserver le moindre espoir, même depuis qu'elle était abandonnée, et il se contenta de tout ce que son amitié passionnée trouvait de douceurs dans son propre sentiment.

Ce jour-là il avait recueilli pour elle des histoires plus ou moins drôles, plus ou moins scandaleuses, dont la société est toujours avide et qu'elle sait si bien créer, même quand elles n'existent pas.

— On parle beaucoup d'un de vos amis, madame, d'un de vos anciens amis du

moins, car il n'a pas obtenu le privilége de franchir la clôture.

— Et qui est-ce donc?

— M. de Massac.

Valentine ne put s'empêcher de rougir; heureusement le jour tombait, et Roland ne s'en aperçut point.

— Et que dit-on de M. de Massac? reprit-elle en assurant sa voix.

— On assure qu'il va entrer à la Trappe.

— Allons donc!

— Rien n'est plus vrai. Il mène depuis quelque temps une vie incroyable; il s'est d'abord lancé dans le tourbillon du quartier Bréda en homme qui veut oublier quelque chose, ou qui compte se débarrasser de sa fortune. Cela a duré six mois, et puis tout à coup, sans transition, réforme complète : séance à l'église, maintien décent, retraite presque absolue au moins, un vrai saint Vincent de Paul en espérance. On se l'ar-

rache plus que jamais, vous le pensez bien, avec un pareil mystère en pâture! Toutes les douairières du Faubourg le veulent avec rage, elles l'adorent, elles le prônent, elles le chérissent; enfin, avant-hier la princesse de Sorans l'a présenté chez mademoiselle de Kersaint.

— Chez ma tante!

— Où on l'a accueilli en vrai héros, en converti; mademoiselle de Kersaint elle-même l'a trouvé du meilleur ton; elle en est folle et désire le voir souvent, mais on doute qu'il reste dans le monde.

Valentine contint un gros soupir.

— Madame de Spoletto expliquait ce matin même, à Passy, la raison de ces changements, de cette climatérique. C'est une grande passion, il le lui a raconté; elle est sa confidente, elle connaît l'objet aimé, elle assure que c'est une tigresse qui ne se laissera point fléchir, et que l'homme le

plus élégant de Paris se jettera dans un cloître pour cette introuvable beauté.

Madame de Bellande rit d'un rire forcé.

— M. de Massac se faire moine pour une femme! Mon cher M. Roland, croyez-moi, il se moque de la femme et du public.

— Autrefois, oui! à présent, non! Il est tout changé, vous dis-je, madame, vous ne le reconnaîtriez plus; ce n'est plus le vicomte de Massac de votre temps. Il est grave, posé, presque sévère.

— Et tout cela pour une passion malheureuse.

— Combien la femme qui a opéré cette révolution doit en être fière! Ah! s'il avait changé ainsi à l'époque où je le rencontrais ici, je vous en aurais accusée, madame.

— Moi! reprit-elle toute troublée.

— Oui, et avec raison peut-être. Mais,

aujourd'hui, nous savons à peu près qui cela est. Avez-vous envie que je vous le dise?

— Certainement, je suis très-curieuse.

— Eh bien! c'est madame de Spoletto elle-même. Madame de Michaud l'a confié sous le secret à madame de Mainbourg, et celle-ci l'a dit à son mari, lequel l'a répété à mon oncle.

Valentine trembla, c'était peut-être vrai! peut-être il était revenu à elle, car il l'avait aimée certainement.

C'était Euphémie qui le repoussait aujourd'hui, c'était pour Euphémie qu'il renonçait au monde, et elle, la pauvre Valentine, oubliée dans sa solitude, il ne lui restait même plus cette joie de penser qu'il la regrettait, qu'il l'avait aimée plus que tout, et qu'il songeait à elle depuis qu'ils ne se voyaient plus.

Elle interrogea de nouveau Roland, et

celui-ci, heureux, au contraire, d'être délivré de ses craintes, ne se fit pas prier pour donner tous les détails possibles.

Madame de Bellande les écouta avidement comme on écoute ce qui déchire, et lorsqu'elle eut tout appris, elle congédia Roland, afin de se retourner bien à son aise le poignard dans le cœur, afin de se répéter mille fois ces paroles qui la brisaient, et de pleurer sa dernière illusion détruite.

Elle s'aperçut alors qu'elle l'aimait bien plus qu'elle ne l'avait cru elle-même. Au moment de rompre le seul lien qui les attachait, celui du souvenir, elle en sentit la force et la puissance.

Ce souvenir c'était toute sa vie, tout son bonheur; elle allait le perdre, elle allait y renoncer malgré elle.

— Oh! murmurait-elle, moi aussi, j'entrerai au couvent!

Toujours Dieu pour ceux qui souffrent par le cœur !

Pauvres blessés, pauvres abandonnés, lui seul peut vous recevoir et vous rendre plus que vous n'avez perdu.

Tournez vos yeux vers lui, il vous tend les bras, il vous soutient, il vous appelle, et vous le trouverez toujours le même, vous qui l'avez offensé ; toujours bon, toujours miséricordieux, toujours le Dieu du refuge et de l'indulgence.

Il éprouve ceux qu'il veut avoir, et la douleur les lui ramène.

Le lendemain, Valentine se rendit à l'église et elle y resta longtemps ; à son retour on lui remit une lettre, dont l'écriture, qu'elle ne reconnut pas pourtant, lui fit battre le cœur.

Elle attendit d'être seule dans sa chambre pour l'ouvrir ; aux premières lignes, sans

même chercher la signature, elle reconnut M. de Massac.

— Mon Dieu ! s'écria-t-elle, il m'aime encore, c'est moi qu'il aime !

L'impression fut si forte, surtout après le désespoir de la veille, que la pauvre femme s'évanouit presque; sa tête retomba sans force sur son fauteuil, et, pendant plusieurs minutes, elle fut incapable de continuer.

Cette lettre, comme si René eût prévu la conversation qu'il n'avait pu entendre, cette lettre contenait une réfutation à tous les bruits, à toutes les craintes de Valentine.

Il lui parlait de sa sœur dans des termes qui ne laissaient aucun doute sur leurs relations; il avouait ses folies, son changement actuel, son retour vers la religion, dans laquelle il cherchait la guérison de son âme; il finissait ainsi :

« Vous ne pouvez vous plaindre de moi, Valentine, j'ai obéi strictement à vos ordres; depuis que vous m'avez banni, je n'ai pas cherché une seule fois à vous voir, j'ai voulu vous oublier, j'ai tout fait au monde pour y réussir; maintenant même je demande à Dieu son secours dans cette lutte où j'ai succombé jusqu'ici.

« Je suis vaincu encore, vous êtes la plus forte, vous, ma souveraine adorée; je prie et c'est votre nom qui vient à mes lèvres, je veux implorer le ciel et c'est votre image que je vois.

« En vous écrivant cette lettre je n'espère rien, je cède à l'irrésistible désir de vous parler encore, mais je n'attends de vous ni réponse ni retour.

« Je ne vous dirai pas : Soyez heureuse! je ne vous dirai pas : Aimez-moi! je n'ai qu'un besoin c'est de vous dire : Je vous aime et je vous aimerai toujours! »

Valentine resta la tête baissée, les yeux fermés, dans un sentiment de bonheur tel, que rarement, depuis, elle en éprouva un semblable.

Son premier mouvement fut la reconnaissance envers Dieu qui le lui envoyait.

Un des traits caractéristiques de l'amour vrai, c'est que, même lorsqu'il est coupable, il ose se montrer devant le Créateur.

Il est d'une essence si divine qu'il se purifie lui-même sous le regard de celui qui voit tout.

L'indulgence du Christ a été si grande pour l'amour!

Il lui a tant pardonné et il a versé tant de baume sur les blessures du cœur!

Valentine ne songea pas au crime, elle ne pensa pas à ses devoirs trahis par ses pensées adultères; elle aimait, elle était aimée, elle le disait à Dieu, et Dieu devait l'entendre, car ses intentions étaient droites,

car elle croyait se contenter toujours de ces joies presque innocentes et résister aux tentations qu'elle n'éprouvait pas encore.

La duchesse de Spoletto et madame de Michaud la surprirent dans cet état de contemplation intérieure; elles lui virent cacher la lettre, elles lurent dans son âme comme dans un livre ouvert, et, sans être convenues de rien d'avance, elles firent tout ce qui était nécessaire pour exciter les dispositions qu'elles découvraient en elle.

— Pauvre René! dit la duchesse, tu sais qu'il est dans la haute dévotion parce que tu ne veux pas de lui?

— Ou toi, ma chère.

— Quelle histoire! Tu répètes ce que dit le monde, mais tu sais à quoi t'en tenir làdessus; tu ne le sais que trop, hélas!

Valentine sourit en elle-même.

Elle était si sûre de lui maintenant!

Madame de Michaud la regardait en dessous.

— Elle en sait plus que nous, pensa-t-elle. Décidément c'est une lettre de lui. Il serait bien adroit d'arriver à la lire.

L'entreprise était difficile.

Valentine paraissait en garde, et elle y était en effet, bien qu'elle ne se défiât ni de sa tante, ni de sa sœur.

Mais c'est une si douce chose qu'un secret d'amour !

On est si heureux de le posséder, de le cacher à tous les yeux, de le garder pour soi seul !

Un regard étranger en profanerait la pureté immaculée.

On en est jaloux, ce serait presque le partager que de le laisser voir.

Combien il y a de délicatesses dans le cœur !

De ces délicatesses inouïes qui font une

partie des joies de l'âme et que beaucoup de gens ignorent.

Mais aussi ceux qui les connaissent ont un champ de douleurs bien plus étendu et des larmes bien plus fréquentes.

Tout se paye ici-bas.

Malgré ses câlineries, ses demandes enveloppées de larmes, la baronne ne put rien obtenir.

Elle fut obligée d'y renoncer, et en garda rancune sérieuse à sa nièce.

— Cette petite sotte a été plus adroite que moi, disait-elle à Euphémie en rentrant chez elle ; elle me le payera, car tout marche à merveille.

Madame de Bellande était si heureuse de sa lettre qu'elle ne vit absolument personne pendant deux jours, elle se recueillait dans sa joie.

Sa pensée ne quitta pas René. On était au moment de la semaine sainte, et le mercredi

saint elle se rendit à l'office du soir, à sa place ordinaire.

Elle avait adopté l'église de Saint-Eustache, bien que ce ne fût pas sa paroisse, mais l'obscurité lui plaisait, la hauteur de ces voûtes, la majesté de ces colonnes parlaient bien plus à son cœur que les peintures et les tapis de la Madeleine, trop semblable à un boudoir pour porter à la dévotion les esprits impressionnables.

Elle était à genoux et priait avec ferveur, son voile baissé, son visage caché dans ses mains et le cœur inondé de joie.

Les lumières ne jetaient qu'un éclat incertain, amorti par les brouillards de la foule ; elle était loin de l'autel, appuyée près d'une colonne, on marcha derrière elle, la chaise qui touchait la sienne fut reculée, un homme s'y plaça, et bientôt elle entendit une respiration pressée, des paroles inintelligibles, enfin, son nom prononcé à

voix basse; elle tressaillit, elle se sentait mourir.

C'était lui!

Lui, priant à côté d'elle; lui, unissant sa pensée avec la sienne devant Dieu qui les voyait tous les deux.

Elle n'osa pas le regarder, son regard eût parlé trop éloquemment; mais son livre trembla entre ses doigts, il s'échappa et tomba par terre.

M. de Massac s'empressa de le ramasser, et le lui rendit.

Elle sentit sa main près de la sienne : ce fut une sensation presque douloureuse tant elle fut violente.

— Mon Dieu! dit-elle, pardonnez-moi, soutenez ma volonté, pour que je reste maîtresse de ne pas vous offenser davantage.

Les ténèbres continuaient, les chants graves de la passion du Christ, les douloureuses expressions des versets et des psau-

mes inspirent une mélancolie involontaire.

Valentine priait de toutes les forces de son âme; en ce moment, ces deux heures qu'elle passa dans la contemplation, à côté de celui qu'elle aimait et qui priait avec elle, lui causèrent des délices ineffables.

Elle eût voulu les prolonger toujours.

Enfin, l'église devint déserte, les lumières s'éteignirent, la lampe isolée du sanctuaire resta allumée, la foule s'écoula, ils demeurèrent seuls, en ce moment fort solennel dans leur vie.

— Valentine, dit M. de Massac d'une voix profondément émue, j'ai dit à Dieu que je vous aimais et que mon respect pour vous égalait mon amour.

Madame de Bellande s'appuya davantage sur ses mains jointes et comprima à grand'peine le sanglot qui s'échappait de son cœur.

Elle crut étouffer tant son émotion était vive.

Cependant, elle prit sur elle de ne pas répondre, elle se leva, inclina la tête devant l'autel, et, jetant un regard rapide sur René debout à ses côtés, elle sortit de l'église, l'âme pleine d'une joie si vive, si délicieuse, si pure, qu'elle ne se croyait plus sur la terre.

En rentrant chez elle, dans cet instant où elle avait tant besoin de solitude, pour se recueillir dans ses joies intimes et en savourer le miel goutte à goutte, elle trouva M. de Mainbourg établi au coin de son feu en l'attendant, le visage sérieux, préoccupé, presque triste. Il fut frappé, au contraire, du front illuminé de sa nièce.

— D'où viens-tu si triomphante? lui demanda-t-il.

— De l'église, mon oncle.

— Et tu y as pris ces belles couleurs, cet air de béatitude ?

— Oh ! mon oncle, j'ai si bien prié !

— Tant mieux ! mon enfant, cela te donnera des forces.

— Pourquoi ? demanda-t-elle avec inquiétude.

— N'as-tu donc plus de chagrin ? reprit-il en fixant sur elle un regard soupçonneux.

— Oh ! j'en ai beaucoup, mon oncle, mais pas de nouveau, j'espère ?

— Veux-tu me rendre un service ? interrompit-il sans répondre directement à la question.

— Tous ceux que je pourrai, mon bon oncle.

— Je veux aller à Bonneuil passer la fin de la semaine, accompagne-moi.

— De tout mon cœur, mon oncle.

Pourtant son cœur se serrait, elle comp-

tait bien retrouver encore ces moments si ravissants de tout à l'heure.

— J'ai des affaires chez moi, on ne fait rien à Paris les jours saints, madame de Mainbourg assiste à Longchamp, je suis fort ennuyé de m'en aller tout seul, et j'ai espéré que tu ne m'abandonnerais pas.

— Non, non, certainement, mon bon oncle.

— Nous irons édifier le curé et les habitants de Bonneuil ; ils ne m'ont jamais vu à cette époque de l'année, et seront, j'en suis sûr, très-étonnés de notre assiduité à l'église. Ils nous croyaient tous, nous autres gens de finance, de vrais mécréants. Tiens-toi prête, demain à huit heures ma voiture et moi nous serons à ta porte.

— Combien resterons-nous à Bonneuil?

— Huit jours à peu près.

— Mon oncle, on en parlera, dit-elle avec un sourire contraint.

Elle se rappelait tout à coup sa conversation chez mademoiselle de Kersaint, elle pensa que peut-être René entendrait quelque calomnie à ce sujet, que peut-être aussi il y ajouterait foi, qu'il serait blessé, qu'il l'accuserait, que sais-je ! toutes les craintes d'un amour secret, qui n'a pour se défendre ni souvenirs ni espérances.

— Est-ce que cela te tourmente ? demanda le comte.

— Oh ! pour moi, non !

— Et pour qui alors? pour moi ?

— Non... mais, ma tante... M. de Bellande...

— Ta tante en rirait. Quant à M. de Bellande, ajouta-t-il avec un singulier sourire, je voudrais bien savoir ce qu'il aurait à voir à cela.

Valentine n'ajouta rien, elle ne parlait pas volontiers de son mari, particulièrement avec son oncle.

Malgré elle, elle l'accusait quelquefois de son malheur; il lui semblait que s'il avait pris des informations plus certaines, il ne l'eût point donnée à un homme qui la méritait si peu.

Il devait répondre du bonheur de l'orpheline confiée à ses soins, il s'était chargé de son avenir, et quel avenir lui avait-il fait!

Après une conversation d'une heure, assez décousue, pendant laquelle les interlocuteurs étaient distraits et préoccupés tous les deux, M. de Mainbourg partit.

La marquise, heureuse de se trouver seule enfin, s'établit dans son fauteuil, les yeux fixés sur le feu, en y cherchant les images fantastiques de son imagination.

Elle voyait partout René, son beau visage, si passionné, si élégant, sa tournure si noble.

Elle entendait ses paroles empreintes d'un sentiment si pur.

— Oh! mon Dieu! mon Dieu! disait-elle, que je l'aime, et que je suis heureuse!

La nuit tout entière se passa dans une alternative de songes éveillés et endormis; elle répétait en dormant ce nom que le réveil trouvait encore sur ses lèvres.

Dès l'aurore elle fut levée, pour assister à la première messe; son oncle fut exact, il vint la chercher à l'heure dite; elle lui trouva un visage étrange, une contenance embarrassée, qui ne lui était pas ordinaire.

Elle lui en demanda la raison.

— Je ne sais... je ne me porte pas bien aujourd'hui, ce temps de pluie m'est désagréable, mais peut-être l'air de la campagne me fera-t-il du bien.

CATASTROPHE.

V

Tout le temps que dura le voyage, M. de Mainbourg fut silencieux.

Valentine ne le tourmenta plus, elle se mit à penser.

Ils restèrent à côté l'un de l'autre, la femme de chambre sur le devant de la voiture, ne s'adressant que des mots indiffé-

10.

rents, que des questions banales dont ils n'écoutaient pas la réponse.

A leur arrivée, le dîner était préparé, le château ouvert et chauffé; cependant une tristesse glacée s'empara de Valentine; ces grands appartements déserts, où elle avait coutume de rencontrer tant de monde, ne lui paraissaient plus les mêmes qu'autrefois; elle s'attendait à voir paraître une ombre quelconque, à voir les portraits descendre de leur cadre. Cette époque de l'année porte toujours un caractère de mélancolie, surtout par un temps de pluie, lorsque le vent souffle dans les corridors déserts, et agite les branches des arbres encore dépourvus de feuilles.

Valentine en fit l'observation à son oncle qui lui répondit en frissonnant :

— Moi aussi, je ne sais ce que j'éprouve; heureusement cela passera, c'est le premier moment.

Ils se mirent à table et mangèrent à peine ; M. de Mainbourg fit monter du vin de Champagne pour les égayer, mais la mousse resta froide dans leurs verres, les sourires se glacèrent sur leurs lèvres, et aussitôt après le repas ils se séparèrent.

La nuit, madame de Bellande, toute fatiguée qu'elle fût, ne put trouver le sommeil.

Les manières de son oncle, si différentes de ses habitudes, l'étonnaient et l'inquiétaient presque.

Il avait évidemment une préoccupation, ses pressentiments lui disaient que cette préoccupation se rapportait à elle seule.

— Je le saurai demain, se dit-elle.

Valentine ne recevait de nouvelles d'Edmond que par son oncle ; lui seul, de loin en loin, en entendait parler par des voies incertaines, car dans ses deux dernières absences, il s'était affranchi de la peine d'écrire à sa femme.

Elle ignorait même le lieu de son séjour, elle ne savait pas si elle le reverrait jamais, et l'amour qui remplissait secrètement son âme pouvait seul lui faire supporter cette position si difficile et tout exceptionnelle. Peut-être M. de Mainbourg avait-il à lui parler de son mari, peut-être ce qu'il avait à dire était-il si douloureux qu'il hésitait à le faire, peut-être l'avait-il amenée exprès à Bonneuil.

Ces idées l'occupèrent toute la nuit, le lendemain elle n'attendit pas l'heure du déjeuner pour chercher son oncle, et se rendit dans son appartement pendant qu'il recevait son régisseur et ses fermiers.

A son aspect, le visage de M. de Mainbourg s'assombrit encore ; il lui fit de la main un signe amical pourtant, et lui tendant les journaux, qu'il n'avait pas lus encore :

— Tiens, ma nièce, voilà pour attendre

la fin de mes ennuyeux comptes, après je suis tout à toi.

Valentine parcourut les feuilles officielles sans les lire et sans y apporter la moindre attention. Elle écoutait son oncle, et elle avait la sensation des organisations d'élite qui devinent par le son de la voix les dispositions intérieures, même lorsque l'on parle de choses indifférentes, ou lorsqu'on emploie tous ses efforts pour dissimuler.

M. de Mainbourg ne tourna pas les yeux sur elle; au moment de congédier ses gens, il dit à son régisseur, comme une suite de conversation :

— Vous me tiendrez ces vingt mille francs prêts demain au soir, et vous suivrez textuellement mes instructions pour la lettre que je vous ai ordonné de faire.

Aussitôt qu'ils furent seuls, Valentine dit à son oncle d'un ton enjoué :

— Mon oncle, est-ce que vous partez

pour la Chine, qu'il vous faut vingt mille francs?

— En as-tu envie?

— Oh! certainement.

— Eh bien! nous irons.

— Mon oncle, ne vous moquez pas de moi, je n'ai pas envie de rire, je vous assure; je suis inquiète.

— Et de qui?

— D'Edmond.

— Pourquoi plus inquiète aujourd'hui qu'hier, que les jours précédents?

— Je lis sur votre visage que vous allez me parler de lui.

— Pas encore, mais j'attends de ses nouvelles aujourd'hui même et je t'en parlerai ce soir.

— Vous me laissez dans l'incertitude, vous me désolez.

— Il n'y a point d'incertitude, il y a de l'attente, et voilà tout.

— N'est-ce pas trop?

— L'attente c'est la vie des femmes. Jeunes, elles attendent l'amour, ensuite elles attendent l'oubli ; plus tard elles attendent le repos et enfin la mort.

— C'est consolant.

— Tranquillise-toi toute cette journée, ma pauvre Valentine, reste avec moi, ton oncle, ton meilleur ami, l'être de ce monde qui t'aime le mieux certainement, et prends patience. Qu'as-tu à craindre? ne suis-je pas là pour parer à tout ?

— Mon oncle, Edmond n'est pas mort? demanda-t-elle fort pâle.

— Non, non, il n'est pas mort ; tu n'es pas assez heureuse pour cela, chère nièce.

— Mon oncle! reprit-elle d'un ton de reproche.

— Allons déjeuner, promenons-nous, allons à l'église, puisque tu le désires, et ce soir quand j'aurai réuni tous mes souve-

nirs, nous causerons, nous ne sommes pas venus ici pour autre chose.

Valentine regarda son oncle, tout effrayée; elle lui fit encore quelques questions auxquelles il refusa de répondre.

Madame de Bellande s'aperçut à merveille de sa préoccupation, elle l'observa toute la journée, elle vit sur son visage des hésitations, des pâleurs, des couleurs fugitives, toutes les marques d'une émotion violente et d'un parti difficile à prendre.

Plusieurs fois il ouvrit la bouche comme pour donner un ordre à ses gens, un regard jeté sur Valentine faisait changer ses dispositions sans doute, car il se taisait et demeurait rêveur.

Au dîner il ne mangea pas, il parla à peine.

Madame de Bellande, sérieusement inquiète, l'interrogeait des yeux, il détour-

nait les siens et devenait d'une pâleur effrayante.

Incapable de se contraindre plus longtemps, elle repoussa sa chaise et se leva.

— Nous n'avons faim ni l'un ni l'autre, mon oncle : passons au salon, si vous m'en croyez.

— Non, pas au salon, ma chère enfant, dans mon cabinet plutôt, il y fait plus chaud ; j'y ai fait allumer un bon feu, et nous y serons à merveille.

Le cabinet de M. de Mainbourg était tout à fait à l'extrémité du château, au bout d'une douzaine de pièces ; il était impossible d'y être entendu, ni dérangé.

Valentine comprit bien pourquoi son oncle avait choisi ce lieu retiré pour cette entrevue.

Mais plus il y mettait de solennité et de précaution, plus elle en était effrayée et plus elle désirait savoir la raison de tout cela.

Elle ne lui laissa pas le temps de s'asseoir, et dès qu'ils furent seuls :

— Au nom du ciel, mon oncle, qu'y a-t-il? qu'est-il arrivé à Edmond?

— A Edmond, rien de plus qu'à l'ordinaire, mais à toi, ma pauvre enfant, tu es... tu es... ruinée.

— Ruinée ! s'écria-t-elle. Ah ! n'est-ce que cela ?

— Que cela ! mais c'est tout aujourd'hui, la ruine est pire que la mort.

— Non, mon oncle, et je craignais bien autre chose : quelque accident pour M. de Bellande, ou, ajouta-t-elle à voix basse, une perte plus sensible que celle de la vie, que celle de la fortune...

— Celle de l'honneur ? Ah ! depuis longtemps, sous ce rapport-là il n'a rien à perdre.

— Mon Dieu !

Valentine devint d'une pâleur de spec-

tre et cacha son visage dans ses mains.

Ce coup l'atteignit au cœur plus vivement qu'une épée.

— Déshonoré ! répéta-t-elle, déshonoré !

M. de Mainbourg était aussi pâle et tremblait d'une manière effrayante.

Il se rapprocha d'elle et lui prit la main, qu'elle ne retira pas.

— Ma chère, ma belle nièce, je t'ai avertie de te préparer à tout. Cet entretien décidera de ton avenir et du mien. Tu vas entendre des choses auxquelles tu es loin de t'attendre ; j'aurais voulu retarder ces aveux, mais je n'en suis pas le maître ; ton misérable mari, par ses extravagances, a précipité les événements ; d'ailleurs je souffre trop, il faut que cela finisse.

La marquise essuya ses larmes et regarda son oncle avec le plus profond étonnement. Elle ne comprenait point, elle ne pouvait pas comprendre.

— Enfin, enfin! dit-elle avec impatience.

— Je ne sais si j'aurai le courage de parler! oh! je suis bien lâche! Mais si ce que je redoute doit arriver, je fuis une certitude, je crois que je ne la supporterais pas.

Il y eut un moment de silence que Valentine dévora.

— Tu as donné une signature en blanc à ton mari, n'est-ce pas?

— Oui, mon oncle.

— Je t'avais prévenue néanmoins. Eh bien! il a rempli ce blanc seing, il en a fait une procuration pour vendre à vil prix tout ce que tu possédais, et il s'en est fait remettre le montant, puis il a quitté la France, après m'avoir écrit cette lettre. Lis-la toi-même et juge!

Madame de Bellande prit machinalement le papier et lut :

« Je n'ai pas besoin de vous dire ce

que je viens de faire, vous le saurez avant d'avoir reçu cette lettre, mon cher comte; la funeste passion que vous me connaissez m'a entraîné de nouveau et je suis devenu coupable, cette fois, d'une manière irrémissible. Je n'ose pas écrire à ma pauvre Valentine, pour laquelle, malgré mes torts, je conserve une si vive tendresse, mais je vous la recommande, je vous la lègue, à vous qui me l'avez donnée.

« Prenez soin d'elle, adoucissez ses chagrins, ne souffrez pas qu'elle tombe dans les horreurs de la misère, *vous le devez*, et si vous ne le faites pas, je viendrai plus tard vous en demander compte.

« Valentine est un ange que je n'ai jamais mérité; je pleure des larmes de sang en mesurant l'abîme dans lequel je la jette, vous seul vous pouvez la soutenir, et, par tout ce qu'il y a de sacré dans le ciel et sur la terre, faites-le!

« Dites-lui de ne point me mépriser et de ne pas me haïr, bien que je mérite son mépris et sa haine.

« J'expierai ses larmes, j'en suis sûr.

« Je les ai déjà expiées, car je suis en horreur à moi-même, et je sens tout ce que je suis.

« Adieu, nous ne nous reverrons jamais peut-être, et je le souhaite, puisque vous ne me reverrez qu'en vengeur.

« Je veillerai sur elle, de loin; si je ne m'étais pas imposé cette tâche, j'aurais déjà secoué par la mort ce joug odieux qui m'opprime.

« Que Valentine me pardonne et que Dieu me pardonne après elle, moi je ne me pardonnerai jamais! »

Dans cette lettre un mystère perçait à chaque ligne; Edmond semblait dominé par

une fatalité étrangère et supérieure à sa volonté.

Il y avait dans son langage un repentir très-difficile à concilier avec ses nouvelles fautes.

Toutes ces contradictions frappèrent Valentine sur-le-champ, malgré ses préoccupations.

— Vous ne l'avez point vu depuis cette lettre, mon oncle?

— Non, je l'ai reçue avant-hier, et je sais que M. de Bellande s'est embarqué il y a huit jours pour les États-Unis.

— Mon oncle, comprenez-vous quelque chose à ce qui se passe?

— Je comprends que tu es victime d'un scélérat qui se pose en matamore et en protecteur; je comprends que ta position est horriblement difficile, qu'il ne te reste que moi au monde, et que je ne t'abandonnerai pas.

— Vous dites qu'il a tout vendu? demanda Valentine rêveuse. Tout! et la terre auprès de Cambrai?

— Comment, la terre auprès de Cambrai? Qui t'a parlé de cela? demanda à son tour le comte très-déconcerté.

— C'est Edmond lui-même, répondit-elle très-naïvement; il a vu l'acte chez votre notaire.

M. de Mainbourg se mordit les lèvres jusqu'au sang et garda le silence.

— Il s'est trompé sans doute, mon oncle, ou je me trompe, continua Valentine vivement, n'en parlons plus.

M. de Mainbourg réfléchissait; évidemment les paroles de Valentine contrariaient ses projets ou ses désirs.

Il lui fallait changer ses plans sans doute, car il resta longtemps sans parler.

— Ma chère Valentine, ma pauvre enfant, encore une fois Dieu m'est témoin que

mon cœur se brise en pensant à ta position, à tout ce que je suis obligé de te dire... Tu ne sais pas, tu ne comprends pas le sort qui t'attend.

— Mon Dieu! mon oncle, je suis résignée à être malheureuse; il le faut, je suis née pour cela, mes parents m'ont transmis leur héritage; je souffrirai comme eux. Seulement ils étaient deux à souffrir, et moi je suis seule pour toute ma vie!

Une larme, une larme unique, qui tremblait à ses longs cils coula lentement sur sa joue, elle ne songea point à l'essuyer.

M. de Mainbourg la regarda attendri.

— Et tu ne me fais point de reproche! murmura-t-il.

— Un reproche! et pourquoi? vous avez été trompé comme moi; vous vous montrez si bon, vous êtes si paternel; qui pourrait songer à vous en vouloir? Oh! soyez tranquille, je vous aime et voilà tout!

— Ne dis pas ainsi que tu m'aimes, Valentine, tu ne mesures pas la portée de ce mot.

— Ce mot de vous à moi, c'est de la reconnaissance, mon oncle; je vous dois tout, je vous devrai plus encore. Les talents qui vont assurer mon indépendance, n'est-ce pas vous qui me les avez donnés?

— Que dis-tu? les talents...

— Eh! sans doute. J'ai promptement pris un parti, vous le savez. Ma voix, qui jusqu'ici m'a valu tant de succès d'amour-propre, ma voix sera ma fortune.

— Comment! songerais-tu à entrer au théâtre? demanda-t-il en pâlissant.

— Au théâtre... je ne sais, quoique nous y ayons vu des grandes dames; ma tante de Kersaint ne me le pardonnerait pas; mais je donnerai des leçons. A dater de ce jour, me voici artiste, mon oncle.

— Et tu penses que ta famille, que moi, nous le souffririons ?

— Ah ! mon oncle, les parents riches ne secourent jamais que ceux qui n'en ont pas besoin !

— Ta sœur... ton frère... puisque tu es assez ingrate pour me méconnaître.

— Ah ! mon frère, oui, le noble cœur ! vous aussi, mon oncle. Ma sœur... je ne sais ! Dans tous les cas je préfère être libre, ne rien devoir à personne et me former moi-même un avenir, puisque je n'en aï plus.

— Tu courras le cachet à trois francs sans doute ?

— Vous croyez que mon talent ne vaut pas davantage, mon oncle ?

— Tu ne vois donc pas, cruelle enfant, que tu me désespères avec tes plans dans lesquels je n'entre pour rien ! ajouta-t-il d'un ton pénétré. Laisse-moi te raconter

les miens, et approuve-les surtout, car par eux tu retrouveras plus que tu n'as perdu.

— Je vous écoute.

— D'abord, tu viendras occuper chez moi l'appartement du second.

— C'est trop beau et trop cher pour moi, mon oncle.

— Qui t'en demande le loyer? Ensuite, ta tante est très-bonne femme, mais elle est d'un commerce ennuyeux et fatigant à l'habitude; tu mangeras chez toi, tu conserveras tes gens, ta voiture; tu seras, tu le vois, parfaitement indépendante.

— Je payerai tout cela sur mes cachets de trois francs? demanda-t-elle avec un de ces sourires d'autrefois.

— Tu payeras cela avec le revenu de la terre de Cambrai, dont tu parlais tout à l'heure, et dont voici le contrat. Elle rapporte vingt-cinq bonnes mille livres de rente, avec cinq mille de ta dot, dont je t'ai

donné la pension, cela en fera trente ; pour toi seule, cela me semble suffisant, d'autant plus que je me charge du chapitre des fantaisies.

— Cela est impossible , mon oncle ; vous ne pouvez faire de tels sacrifices, vous avez des enfants.

— Des enfants millionnaires. Et toi, d'ailleurs , n'es-tu pas aussi mon enfant? ne t'ai-je pas élevée? ne m'es-tu pas plus chère que mes filles?

— Mon oncle ! s'écria-t-elle en l'embrassant.

— Tu acceptes ! tu acceptes, n'est-ce pas?

— Je ne sais, mon oncle ; j'y penserai, je consulterai.

— Et qui consulteras-tu ?

— Mon frère, ma tante Jeanne.

— Je ne le veux pas ; il faut me répondre ici, sur-le-champ.

— Reynald et ma tante ne me donne-

ront que d'excellents conseils, mon oncle.

— Sans doute; mais Reynald et ta tante Jeanne sont des Kersaint, ils voudront faire de la noblesse, de la générosité surtout, vis-à-vis du comte de Mainbourg, un parvenu! Il t'a élevée, sans doute, c'était un devoir de famille, mais ils lui défendront de te soutenir, à présent que tu es marquise de Bellande. La petite fille, c'est bien; la femme, non!

— Je crois qu'ils ont raison, mon oncle.

— Ta tante te dira de venir chez elle, mourir de faim, porter des robes de bure, recevoir le faubourg Saint-Germain, qui te regardera du haut en bas, malgré ton honneur et ta délicatesse : tu n'as pas le sou! Ton frère fera la sottise de quitter son oncle, de ruiner ses espérances pour t'établir avec lui. Il te racontera sa passion pour Herminie du matin au soir, et les perfidies d'Émile en faux bourdon pour te récréer.

— Quoi! mon oncle, vous savez cela?

— Je sais tout, ma chère; mais je ne me mêle plus de mes filles, elles ont leurs maris : à chacun ses charges. Tu ne voudrais pas ruiner ton frère, n'est-ce pas? Et c'est ce qui arriverait infailliblement. Ton oncle Hervey ne lui pardonnerait point de l'abandonner, car sans Reynald la maison perdra cent pour cent.

— Je ne veux certes pas ruiner mon frère, vous n'en doutez pas.

— Qu'as-tu de mieux à faire alors que d'accepter mes offres?

— Mon oncle, vous devez le comprendre, je recule devant un pareil envahissement de votre fortune et de votre maison; le monde me blâmerait. Dieu sait ce qu'il dirait peut-être! Non, non, laissez-moi dans mon obscurité, laissez-moi avec les cinq mille francs de ma pension, j'irai à la campagne, je serai riche, je ne donnerai pas de leçons

je vivrai tranquille. Il n'a donc pu la rendre cette pension ?

— Non, répliqua-t-il avec un léger embarras, puisqu'elle est entre mes mains.

— Alors je suis riche ! n'en parlons plus. Laissez-moi demeurer ici, dans une de vos petites maisons du bourg, il ne m'en faut pas davantage.

— Tu mourras d'ennui.

— Non ! de chagrin peut-être.

— Valentine, à ton âge, est-ce que tu n'aimeras plus ?

— Moi ! dit-elle en rougissant, est-ce que je puis songer à l'amour? Cela m'est-il permis? Un deuil éternel ne couvre-t-il pas ma vie? J'ai perdu mon mari, je suis veuve à présent, plus veuve que si Edmond était mort, puisqu'il m'a abandonnée. Ne me parlez plus ni de l'amour ni du bonheur.

— Cependant il est si doux d'être aimé! Il est si doux d'aimer !

Valentine détourna le visage pour cacher son émotion.

— Quoi ! si tu trouvais un homme dont la vie t'appartienne, un homme qui soit disposé à sacrifier pour toi et son avenir et sa famille, et tout, tout, entends-tu ? jusqu'à l'honneur, tu ne lui accorderais rien, pas un sourire de pitié : tu ne trouverais pas une grande consolation à t'appuyer sur lui, à lui devoir le bonheur de ton existence ?

Valentine resta muette.

— Mon Dieu ! s'écria M. de Mainbourg, est-ce que tu aimerais quelqu'un !

Valentine répondit si faiblement non, qu'il sembla à M. de Mainbourg qu'elle avait répondu oui.

Il répéta encore une fois, en lui serrant les mains avec force :

— Mais tu aimes donc quelqu'un !

Valentine était dans un de ces moments où le cœur, après avoir reçu plusieurs

secousses successives, éprouve un besoin invincible d'attendrissement et de confiance.

Son courage s'était usé en une heure, et cela se conçoit chez une femme aussi jeune, aussi peu accoutumée au malheur.

L'édifice de sa vie était renversé de fond en comble, elle venait de le voir crouler sous ses pieds.

Dans ce qu'on lui proposait pour le reconstruire, elle ne trouvait rien pour son cœur, pour le sentiment qui la dominait à son insu ; malgré elle, elle se sentait entraînée à parler de René, de l'amour qu'il avait pour elle, et dont le souvenir seul la consolait de tout.

Elle croyait son oncle un second père ; à l'âge qu'elle avait, on ne soupçonne point la passion sous les cheveux blancs ; elle n'osait avouer ce qu'elle sentait, elle n'était pas

fâchée qu'il la devinât, il ne la devina que trop.

— Ne me dis pas que tu aimes un homme, ne me dis pas que tu as un amant! ne me le dis pas, si tu veux que je conserve une ombre de raison! s'écria-t-il.

— Non, non, mon oncle, je n'ai point d'amant, se hâta de répondre Valentine ; je n'en ai pas, je vous le jure.

Comme un véritable enfant elle craignit d'être grondée, et cette crainte retint un aveu sur ses lèvres.

M. de Mainbourg fixait sur elle un regard profond, un regard qui semblait percer son âme à jour.

Son émotion était au comble, il n'était visiblement pas maître de lui, il fit un ou deux tours par la chambre et revint vers sa nièce, devant laquelle il s'arrêta tout à coup.

— Il faut que je parle, dit-il, il faut met-

tre un terme à ce supplice. Tu m'entendras, et ensuite... eh bien! ensuite je connaitrai mon sort et le tien. Ta parfaite innocence a seule pu te cacher la vérité funeste, Valentine : je t'aime ! je t'aime!

Après ces mots échappés, il se laissa classiquement tomber à genoux, la tête baissée, dans l'attitude d'un suppliant, non pas par une ancienne habitude de jeunesse, mais parce que la situation même l'y forçait.

Il se sentait humilié devant cette enfant confiée à sa garde, devant cette jeune femme qu'il voulait séduire, et séduire par son malheur même; malgré lui il craignait de rencontrer son regard, il avait honte de lui-même.

Madame de Bellande resta atterrée, et ne répliqua rien.

Elle était si loin de s'attendre à une semblable déclaration qu'elle n'avait rien pré-

paré pour y répondre, elle ne trouva, elle ne chercha même rien.

M. de Mainbourg restait à genoux, anéanti; elle ne songeait pas à le relever, et lui n'osait pas le faire sans qu'elle l'y autorisât.

—C'est le dernier coup, murmura-t-elle.

— Non, non, Valentine, non, ma bien-aimée, c'est le salut, au contraire, si tu le veux! s'écria-t-il impétueusement. Écoute-moi, je t'en supplie, si jamais tu as cru me devoir quelque reconnaissance je ne t'en demande qu'une preuve : ne m'interromps pas, laisse-moi expliquer ma pensée et mes intentions, laisse-moi m'excuser, laisse-moi te conter ma vie; tu me comprendras au moins, si tu ne me pardonnes pas. Le veux-tu?

— Mon oncle... je ne dois pas entendre...

— La confidence d'un malheureux, lors-

que ce malheureux t'appartient d'aussi près, lorsqu'il implore ton attention comme une faveur, comme la seule à laquelle il espère! Ah! ce serait cruel, ma fille, et tu ne peux être cruelle envers moi, je ne le croirai jamais.

La marquise ne répéta point sa défense, c'était tout ce que voulait son oncle.

Il continua :

— Je n'ai jamais aimé ta tante, tu le sais; je n'ai jamais été aimé d'elle, et quelque belle qu'elle fût, notre mariage n'a été mutuellement qu'une spéculation. La seule occupation de mon existence a été l'ambition et la soif des richesses; j'ai tout fait pour arriver à ces deux buts et j'y suis parvenu, sans me laisser arrêter aux difficultés ni aux séductions de la route. J'ai eu des maîtresses, j'en ai eu beaucoup, avec de l'or et avec des soins; je n'en ai jamais aimé aucune. Je me suis cru invulnérable à l'a-

mour jusqu'au moment où, tout à coup, à peine tu sortais de l'enfance, je me suis enflammé pour toi, à laquelle j'avais à peine fait attention depuis tant d'années que nous vivions sous le même toit. Ce fut un coup de foudre ; je t'aimai en une minute avec la même passion, la même ardeur, la même puissance que si je t'eusse adorée depuis des siècles. Tu devins pour moi la seule espérance, la seule joie, la pensée unique; pour toi, j'aurais mille fois donné les titres, les richesses que j'avais si péniblement acquis et qui m'étaient si précieux. Pourtant, je te mariai, il le fallait! pourtant, je te vis passer aux bras d'un autre, pourtant je t'entendis parler de ton amour pour lui, je te vis heureuse de lui appartenir, et je n'en suis pas mort; mais, mon Dieu! que j'ai souffert! Un espoir m'a soutenu, m'a fait vivre, cet espoir est au moment de se réaliser, c'est celui de t'être utile, c'est celui de rempla-

cer pour toi ce que tu aurais perdu, de te donner tout ce que je possède, de faire de toi la plus heureuse femme de Paris, la plus brillante, la plus enviée. Et tu hésites! et tu me refuses! et cet aveu, que je n'ai pu retenir, va t'éloigner de moi bien davantage encore, si je ne parviens pas à te persuader. Oh! que je souffre! que je souffre!

Madame de Bellande restait froide et calme; elle calculait, en écoutant son oncle, toutes les chances de sa position, elle les voyait et les jugeait de sang-froid, et s'apprêtait à les braver ou à les vaincre.

Elle comprit qu'elle était seule désormais, qu'elle allait combattre sans auxiliaires et peut-être avec un ennemi de plus.

M. de Mainbourg, en levant les yeux sur elle, lut son arrêt sur sa physionomie, il en frissonna des pieds à la tête.

— Un instant, un instant encore! ne te prononce pas, attends que j'aie parlé, laisse-

moi tout te dire, je t'en conjure. Tu crois, sans doute, oui, tu dois croire que je te mets à prix, que je t'impose un bienfait en en demandant la récompense, que je t'achète, enfin! Détrompe-toi, je veux tout t'offrir; tu resteras libre, tu me permettras de t'aimer en silence, voilà tout; tu sauras, sans que j'aie besoin de te le dire, ce que mon cœur renferme de tendresse, de dévouement, et peut-être un jour auras-tu pitié de moi, Valentine. Ce que je te jure, c'est que je ne t'importunerai jamais.

Madame de Bellande pensait à René!

— Tu ne me dis rien, tu vas me repousser, je le sens, je le prévois, et pourtant! Mais que feras-tu, malheureuse enfant, si tu me repousses?

— Je travaillerai.

— Tu travailleras! Ah! tu ne sais pas ce que c'est que de travailler pour vivre, tu ne sais pas combien ce pain arrosé de larmes

est amer ! Et puis, comment arriveras-tu à te créer une position artistique ? Tu as du talent, sans doute, tu es un des forts amateurs de la société ; pour la marquise de Bellande c'est remarquable, pour une maîtresse de chant c'est ordinaire. Il y en a tant !

— Je serai recommandée, j'ai des parents, des amis.

— Qui tous te fuiront dès que tu auras besoin d'eux. Crois-tu que l'orgueil de ta sœur, de tes cousines, de tes tantes, te pardonnera ta déchéance ? Crois-tu qu'elles t'enverront des élèves, pour donner au monde le droit de les blâmer ? Si elles t'acceptaient dans la situation que tu veux te faire, chacun s'étonnerait de ce qu'elles t'y laissent. Elles te chercheront des torts, si tu n'en a pas, afin de faire sonner bien haut qu'on t'abandonne, que tu es une infâme créature, que tu as une conduite épouvan-

table, et qu'après avoir tout fait pour toi, tu les a payées d'ingratitude. On les croira, parce qu'elles sont riches, et tu seras repoussée, perdue, sans pouvoir même élever la voix pour te défendre. On t'accablera, on te couvrira de boue, ton malheur deviendra le prétexte d'un *tolle* général, on te fermera les portes si tu cherches à te présenter quelque part. Tu ne sais pas, tu ne peux pas savoir combien on est cruel, impitoyable, pour ceux qui n'ont rien, pour ceux qui ont besoin de tout le monde.

— Mais, mon oncle, si j'acceptais ce que vous m'offrez, je serais encore bien plus repoussée; nul ne voudrait croire à mon innocence, on m'accuserait...

— On dirait que tu es ma maîtresse et que je te paye, n'est-ce pas? Belle peccadille que celle-là, lorsqu'elle est soutenue par deux cent mille livres de rente! Certes, on le dirait, on le crierait partout, ce serait

une manière de te faire acheter ta fortune; mais on te recevrait à bras ouverts, mais on irait à tes fêtes. On te chercherait des excuses: ton mari serait un monstre, qui t'aurait forcée à te jeter dans mes bras, tandis que si tu es pauvre, malgré ses torts, on en fera un martyr.

— Cela est impossible!

— Cela est impossible? Mais regarde donc autour de toi, tu ne verras que cela. Ainsi madame de L***, ton ancienne amie, n'est-elle pas, à la vue de tous, en liaison officielle et sonnante avec le vieux marquis de P***? Ne le sait-on pas? Ne l'affichent-ils point? Vois-tu ses salons déserts? M. de L*** est un homme excellent, n'a-t-il pas tous les torts, à entendre la société entière? A côté de cela, madame d'A*** a fait des fautes, c'est vrai, mais de cœur; elle s'est perdue pour un homme qu'elle aimait, il l'a abandonnée dans la misère, elle aussi elle

donne des leçons de peinture pour vivre. Qui est-ce qui l'emploie? Y a-t-il assez de pierres pour les lui jeter? La reçoit-on quelque part?

— C'est vrai.

— Pendant ce temps, selon la justice du monde, celui pour qui, avec qui elle a été coupable, est fêté, recherché, adoré de tous, de toutes surtout; on se le montre, on le prône: c'est un héros. Il s'est conduit en misérable et c'est lui qu'on récompense.

— C'est encore vrai! répéta-t-elle les yeux rêveurs.

— Et sa famille! Tu sais si elle est riche: Eh bien, te rappelles-tu la duchesse de*** sa cousine, se vantant en plein salon de l'avoir traitée selon ses mérites? Tu en as été indignée et avec raison. La pauvre femme, *pour avoir du pain*, avait mis un de ses tableaux en loterie, la duchesse daigna prendre quelques billets, l'autre malheureuse

en fut touchée, crut à un peu de compassion, et lui écrivit pour la remercier. La duchesse, en retour, resta quinze jours sans envoyer le prix de sa souscription, et lorsque *la misère* força madame d'A*** à lui demander de nouveau cette modeste somme, la duchesse lui fit jeter cette aumône par un de ses gens, sans une ligne, sans un mot d'encouragement et de sympathie. Est-ce qu'on écrit à cette femme ?

— Oui, je me souviens de tout cela !

— Voilà ce qui t'attend, Valentine. Je t'ai maintenant montré les deux routes, choisis.

— Mais mon mari ! mon mari ! s'écria la jeune femme en se tordant les bras, m'abandonne-t-il donc tout à fait? N'y a-t-il aucun espoir? Ne le reverrai-je plus ?

— Non.

— Il faut donc me déshonorer ou mourir de faim?

— Ce n'est point te déshonorer que d'accepter le secours d'un oncle.

— D'un oncle, oui! mais d'un...

— Ne t'ai-je pas dit que jamais une parole blessante, que jamais un regard ne te rappelleraient ce que tu veux oublier... jusqu'au jour où tu aurais pitié...

— Mon oncle!... vous savez bien que ce jour n'arrivera jamais.

— Pourquoi me le répéter, cruelle enfant? Pourquoi m'enlever l'espérance, l'illusion? Tu ne veux donc pas même me permettre de vivre!

— Je vous ai assez entendu, répliqua-t-elle en se levant; tout ce que je puis faire, c'est de ne jamais m'en souvenir. Il ne me reste qu'un parti à prendre, c'est de me retirer à la campagne, avec les cinq mille francs de ma pension.

— Mais tu ne les as plus!

— Vous m'avez dit tout à l'heure...

— Oui, pour te forcer à les accepter encore. Ta dot tout entière a été remise à Edmond, le fonds de cette rente comme le reste. Tu n'as plus absolument que tes effets personnels et ton mobilier, s'il a bien voulu ne pas le vendre, car tu lui en as donné le droit.

— Je me déferai de mes bijoux, de mes dentelles, de toutes ces choses inutiles pour moi désormais, je vendrai aussi mes curiosités, mes tableaux, j'en ferai un petit capital et je me mettrai dans quelque couvent.

— Oh! Valentine, à ton âge!

— A mon âge on a du cœur et de l'honneur, mon oncle, et l'on ne se vend pas.

M. de Mainbourg se mit à se promener par la chambre, sans rien dire; Valentine pleurait.

— Tu es bien décidée à ne pas accepter

ma proposition? lui demanda-t-il après un assez long silence.

— Irrévocablement.

— Tu repousses la main que j'étends vers toi, et tu préfères la retraite et la misère?

— Oui.

— Alors c'est que tu as un amour dans le cœur! s'écria-t-il avec une colère ardente, je te l'ai déjà dit.

— Non, mon oncle, j'ai dans le cœur le respect de moi-même; je vous l'ai déjà dit aussi.

— Tu ne m'en dissuaderas point, et je te surveillerai de près. Oh! mon Dieu! si je découvre quelque chose! si elle en aime un autre, mais je deviendrai fou!

Valentine le regarda d'un air de pitié et de surprise bien éloigné de la sympathie.

— Ah! dit-elle, encore!

— Oui, encore, toujours, puisque c'est mon unique pensée. Je crois en tes idées folles et déraisonnables, tu ne sais pas la vie, mais cependant tout me prouve que je ne me trompe pas et que tu puises ta force dans un autre amour. Valentine! Valentine! prends garde, je serai inexorable.

Madame de Bellande eut peur, accoutumée à céder en tout à son oncle, accoutumée à une conduite sans reproche, l'idée de voir révéler sa faute lui glaça le cœur.

Elle n'était encore coupable qu'en pensée; pour elle cette pensée était presque un crime, elle resta interdite.

— Tu ne réponds pas?

— Que puis-je répondre? Vous ne me croyez point.

— Je te croirai, si tu veux.

— Que faut-il faire?

— Écoute, je ne forcerai pas ton affection, je ne t'imposerai pas un bienfait, je te

prouverai jusqu'au bout à quel point je t'aime. Reste libre, ne viens pas chez moi.

— Ensuite?

— Conserve ton appartement et les deux domestiques nécessaires, je te donne ma parole d'honneur de ne jamais entrer chez toi sans y être appelé, de ne jamais te dire un mot de mon amour, de te traiter enfin avec le plus grand respect, si tu acceptes *de ton oncle* la protection, l'aide nécessaire à ta vie.

— De mon oncle?...

—De ton oncle, je te le jure. Et, si tu le veux encore, tu pourras regarder cette avance comme un prêt. Je crois, j'espère que ton mari a encore quelque chose autour de Bellande où, en s'y prenant bien, on pourrait retrouver un petit capital. Je me charge de cette affaire et je te remettrai ce que tu voudras accepter, seulement cela!

— Ne me trompez-vous pas? Est-ce bien vrai? demanda-t-elle avec défiance.

— C'est vrai, je t'en donnerai la preuve.

— Je verrai... je réfléchirai.

—Décide-toi sur-le-champ; que crains-tu? ne restes-tu pas indépendante? seras-tu sous ma domination? me devras-tu quelque chose? Non.

— Mais..., reprit-elle embarrassée, vous me reparlerez de...

— Jamais! Je me jetterai à tes genoux, pour te supplier d'oublier que j'ai été faible aujourd'hui, et je te forcerai bien à me rendre ton estime, par mon courage, par mon dévouement, par mon respect. Je souffrirai et je saurai me taire. Me pardonneras-tu?

Je l'ai dit, Valentine était essentiellement bonne, elle avait dans le cœur une reconnaissance très-vive pour son oncle, qui l'avait élevée; et puis les femmes par-

donnent assez facilement les offenses de ce genre.

Elles sont indulgentes pour les fautes dont elles sont la cause, et les plus vertueuses d'entre nous tournent un œil de pitié vers les pécheurs entraînés par leurs charmes.

Valentine voulut se persuader que M. de Mainbourg s'amenderait, qu'il reviendrait à de meilleurs sentiments, qu'il oublierait ce moment d'égarement, et qu'il l'effacerait par son repentir.

— J'accepte, mon oncle, dit-elle en lui tendant loyalement la main ; je m'en rapporte à votre parole, et j'ai confiance en vous comme autrefois. Si vous me trompiez, ce serait manquer à l'honneur, ce serait une infamie, car je suis malheureuse, je suis sans un autre protecteur en ce monde que vous, et par conséquent nul ne me défendra que vous-même. Je ne me souvien-

drai plus de cette soirée, si vous ne me la rappelez pas; mais au premier mot, à la première démarche, songez-y, mon oncle, je vous rends vos bienfaits et je ne vous reverrai plus.

M. de Mainbourg prit la main de sa nièce et la baisa.

Il était réellement et sincèrement ému.

— Je t'ai promis, ma Valentine, et tu peux compter sur ma promesse.

— Maintenant, mon oncle, je me retire; nous sommes fatigués tous les deux de cette longue séance. Rien ne nous retient plus ici, j'imagine, et nous partirons demain, n'est-ce pas?

— Ah! Valentine! Valentine! tu te défies de moi, c'est bien mal!

— Mon oncle, je crois que vous allez oublier vos promesses, répondit-elle d'un air assez sec.

Et prenant un flambeau sur la cheminée,

elle sortit de l'appartement, pour se rendre dans le sien où elle s'enferma.

— C'est égal! je la reverrai, pensa M. de Mainbourg, et j'ai parlé, c'était le plus difficile.

CONFIDENCES.

VI

Le lendemain, de bonne heure, Valentine et son oncle se mirent en route.

L'un et l'autre avaient peu dormi.

M. de Mainbourg avait passé la nuit à chercher quelque moyen de forcer sa nièce à le regarder sans défiance, comme autrefois, tout en se réservant le droit de la tenir sous sa dépendance.

Il organisa un plan par lequel, entrant insensiblement dans sa vie, il lui deviendrait indispensable.

Il se promit de tout faire pour se rendre maître en apparence de la terrible passion qui le dominait, et il lui fallait pour cela un empire immense sur lui-même.

Lorsque des sentiments semblables s'emparent d'un homme qui n'est plus jeune, ils prennent une proportion effrayante, ils arrivent à une violence que rien ne calme, ils peuvent conduire jusqu'au crime.

Ils étaient seuls, en silence, dans cette voiture; M. de Mainbourg se disait qu'il préférait tuer Valentine que de la voir appartenir à un autre.

Il se demandait s'il en aurait le courage, et il éprouvait une sorte de volupté sauvage à se représenter un pareil moment.

Valentine réfléchissait beaucoup pendant ce temps-là.

Elle s'applaudissait de la résolution prise, et songeait, malgré les objections de son oncle, à tirer parti de son talent.

L'indépendance lui souriait, les difficultés de la route plaisaient à son jeune courage.

Elle se sentait fière à l'idée de se créer, par son travail, une position à elle, dont elle serait seule l'artisan.

Elle se voyait luttant contre tout; elle s'imaginait une réputation brillante, qui rendrait René orgueilleux de l'aimer; enfin, elle bâtissait ces mille châteaux qui s'écroulent si vite devant la réalité, et qui, dans la jeunesse, sont plus de la moitié de la vie.

En arrivant à Paris, elle se fit conduire chez elle, salua son oncle à la porte, sans lui tendre son front, ainsi qu'elle en avait

l'habitude pour recevoir le baiser paternel, et sans l'engager à la suivre.

Elle se trouva bien, seule dans cet appartement où tout lui rappelait un temps plus heureux, et elle envoya sur-le-champ prier son frère de venir la voir.

Reynald aimait trop sa sœur pour la faire attendre; il arriva bien vite, et sa sollicitude s'éveilla devant la tristesse empreinte sur ce visage d'ordinaire si joyeux.

— Qu'as-tu, ma chère Valentine? demanda-t-il vivement.

La marquise se jeta dans les bras de son frère en pleurant à chaudes larmes.

Elle se sentait dans un asile sûr, elle se reposait sur un cœur noble et dévoué, dont rien ne pouvait jamais amoindrir la tendresse véritable et éprouvée.

—Reynald, répliqua-t-elle, il ne me reste plus que toi au monde.

—Mon Dieu! ma bonne sœur, ce que l'on

répand, ce que j'ai refusé de croire est-il donc vrai?

—Je ne sais ce que l'on répand, mais la vérité est plus affreuse que tout.

— Quoi ! ton mari...

— Mon mari a abusé de ma confiance, il s'est emparé de toute ma fortune et il m'a abandonnée.

— Cela est-il possible! Mais ton frère te reste, ma sœur chérie; grâce au ciel, j'ai quelque chose à t'offrir. Mon oncle Hervey ne m'a pas déshérité, et ma bonne tante a pourvu à notre avenir, à l'un et à l'autre.

— Ah! c'est vrai ! s'écria-t-elle, je l'avais oublié! Je suis sauvée. Mon Dieu! je vous remercie.

Elle eut un élan sincère de reconnaissance envers le ciel, et, se tournant vers son frère :

— Reynald, tu chercheras une toute

petite maison, à Auteuil, près de ma tante Jeanne ; j'irai m'y fixer avec une femme de chambre et je vivrai ignorée, tranquille, sinon heureuse, pourvu que tu viennes m'y voir souvent.

— Tous les jours. N'es-tu pas ma seule amie ?

— Mon pauvre Reynald ! Ah ! toi aussi tu souffres!

— Oui, je souffre ; mais ce n'est pas de moi qu'il s'agit en ce moment. Je veux savoir tout ce qui s'est passé, qui t'a appris ces terribles nouvelles, s'il n'y a plus d'espoir pour ce misérable...

— Mon oncle de Mainbourg m'a tout dit à Bonneuil, il m'y a emmenée exprès.

— Sait-on où il est allé?

— Aux États-Unis.

— Alors rien n'est plus facile ; je partirai demain, je le retrouverai, il faudra bien qu'il me rende ta fortune ; il ne l'aura pas

dissipée encore. D'ailleurs, je veux le tuer !

— Mon frère !

— Oui, je veux le tuer ! Depuis que cet homme t'a épousée, il ne t'a apporté que le malheur. C'est un lâche ! c'est un infâme ! En l'ôtant de ta vie, je suis sûr que tout changera.

— Et s'il te tue, Reynald ?

— Oh ! puisses-tu dire vrai ! murmura le malheureux jeune homme en levant les yeux au ciel.

— Et moi, Reynald ?

— Ah ! oui, toi ! Toi qui commences aussi une existence de misère et de larmes ; toi, seule au monde aussi, comme moi, pauvres orphelins que nous sommes ! Tu as raison, je ne puis plus mourir !

Ces deux âmes, si semblables, s'entendaient et se consolaient par une étreinte.

Reynald souffrait depuis tant d'années qu'il s'était fait, pour ainsi dire, une habitude de la souffrance.

Il ne comptait plus sur le bonheur, il ne vivait que pour Herminie, que de ses impressions et de ses volontés.

Il la voyait entraînée dans un gouffre inévitable et il restait près d'elle, préparé pour le jour du malheur, tout prêt à lui servir de bouclier, à se sacrifier, à lui donner son existence pour qu'elle en fît à son bon plaisir.

La seule personne qui sondât ses plaies, depuis la mort de madame Hervey, c'était Valentine; elle seule le comprenait bien; elle seule l'aimait assez pour s'identifier avec lui complétement.

Lorsqu'ils eurent causé de sa position, de ce qu'il convenait de faire, elle écouta les confidences de ce cœur brisé et tâcha par son affection, par son malheur même, de le

rattacher à cette terre, où il était condamné si jeune au malheur.

Valentine voulut aller avec lui chez Herminie; elle voulait l'instruire la première du coup dont elle était frappée ; c'était sur elle qu'elle comptait d'avance, elle savait que sa sœur ne ferait rien : le cœur d'Euphémie lui était connu, c'est-à-dire son absence de cœur.

— Lorsqu'elle saura ma ruine, dit-elle à Reynald, Euphémie pèsera toutes les chances favorables pour elle. Elle voudra me donner avec éclat quelques centaines de francs, qu'elle prendra sur sa toilette, en ayant soin de le tambouriner dans tout Paris. Quant à un secours réel, elle se rejettera sur ce qu'elle ne peut disposer de la fortune de son mari pour sa famille; elle trouvera encore le moyen de se faire admirer en me laissant mourir de faim. Madame Michaud criera *amen* et nous serons blâmés

par la galerie, si nous ne chantons pas ses vertus en chœur.

—Tu as raison toujours, Valentine. Dans notre famille, nous sommes partagés en plusieurs camps : toi, Herminie et moi; dans un autre, Euphémie et Émile; dans un autre, Malvina est aussi une puissance, mais négative, elle ne fera ni bien et mal. Quant à Zoé et à son frère, ils ne comptent que pour mémoire. Ils ne tiennent point de madame *de* Michaud ; ils ont tout pris à leur père, un vrai coquillage.

Valentine sourit. La jeunesse ne perd jamais ses droits.

Il y a toujours au milieu d'un grand chagrin un petit coin de gaieté.

Elle prit le bras de son frère et sortit.

La duchesse de Senneçay demeurait au faubourg Saint-Germain, ils se résolurent néanmoins à s'y rendre à pied.

— Nous causerons, disaient-ils.

En traversant les Tuileries, au moment où ils descendaient l'escalier de la terrasse, ils rencontrèrent M. de Massac, qui montait.

La marquise devint pâle et tremblante à faire pitié.

Elle s'appuya involontairement sur le bras de son frère et se rejeta de son côté, comme pour fuir un danger terrible.

René se sentit frappé au cœur, il aimait réellement Valentine.

— Ah! madame, dit-il, quel heureux hasard me permet de vous rencontrer? On ne vous voit plus nulle part. Vous êtes cependant belle et fraîche, plus encore qu'autrefois, si c'est possible.

En effet, sous l'impression de cette rencontre, la beauté de Valentine resplendissait.

Elle n'osait lever les yeux, elle n'osait parler dans la crainte de se trahir.

Reynald, bien éloigné du moindre soupçon, tendit la main à René, et lui dit :

— Vous savez, mon cher, que madame de Bellande ne voit plus que sa famille; excusez-la et gardez-lui pour des temps plus heureux l'intérêt que vous lui portez.

— Madame a, je le sais, une famille, un frère surtout, qui lui ôtent le besoin d'une société plus étendue. Où pourrait-elle la trouver plus agréable? Cependant, je vais souvent chez mademoiselle de Kersaint, elle se plaint de ne pas être favorisée; pourquoi donc la laissez-vous de côté?

— Que Dieu m'en garde, monsieur! répondit enfin Valentine; j'aime et je respecte infiniment ma tante, mais je crains de rencontrer trop de monde chez elle, voilà pourquoi je n'y suis guère que le matin et assez rarement.

— Massac, n'allez-vous plus chez madame

de Spoletto? demanda Reynald avec toute l'innocence de son cœur.

— Je dirai comme madame de Bellande, on ne me voit plus nulle part, sauf chez mademoiselle de Kersaint.

— Ah çà, le monde ne se trompe donc pas ?

— Que dit-il ?

— Faut-il le répéter ?

— Pourquoi pas ?

— Vous vous fâcherez peut-être, ou bien vous rirez. On assure que vous allez vous faire trappiste !

— Trappiste ! c'est bien sévère, je n'en suis guère digne, répliqua René sérieusement, mais si Dieu voulait m'accorder cette grâce !

— Ah ! oui, vous pouvez chercher le repos, vous ! murmura Reynald.

— J'étais dans ce monde pour un but, continua M. de Massac ; ce but, tout me fait

supposer maintenant que je ne l'atteindrai jamais; ainsi que vous le dites, j'irai chercher le repos.

Valentine suffoquait, elle sentait la nécessité de s'éloigner et elle semblait clouée à sa place.

René la contemplait avec un amour qui devait le trahir si M. de Kersaint n'eût point été préoccupé d'autre chose.

Il attendit vainement une parole, un regard, un geste d'encouragement ou de regret, elle se défiait trop d'elle-même pour oser même être polie.

— Mon frère, allons chez ma cousine! dit-elle enfin; il est bien tard, et M. de Massac est attendu sans doute.

— René, quand vous recevrez des confessions, je vous promets d'aller vous faire la mienne.

— Je la sais d'avance, mon cher Reynald, et je vous tiens l'absolution toute prête.

Il salua très-bas madame de Bellande, serra la main de son frère et s'éloigna.

— C'est un chagrin d'amour aussi qui le conduit à la Trappe, poursuivit Reynald : apparemment il n'a pas l'espoir d'être jamais utile à celle qu'il aime, qu'il se décide à s'en séparer.

— M. de Massac n'aime pas comme toi, Reynald, répliqua simplement la marquise.

Puis elle se renferma dans un silence complet, et jusqu'à ce qu'ils eussent tourné le Pont-Royal elle ne prononça pas une parole.

Ils rencontrèrent sur le quai madame de Spoletto et madame Michaud, dans la voiture de cette dernière; on fit arrêter en la reconnaissant.

Les yeux rougis de la marquise frappèrent les deux femmes; elles lui demandèrent en même temps ce qu'elle avait.

— Quoi! déjà de retour de Bonneuil? ajouta sa tante.

— Mon oncle a eu des affaires.

— Et tu as voulu voir Longchamp, n'est-ce pas?

— Ah! c'est vrai! c'est Longchamp, je ne me le rappelais plus, continua-t-elle avec tristesse.

— Nous y allons. Voici deux places dans la calèche; venez avec nous.

— Non, non, ma sœur; ce n'est plus ma place à présent.

La tante et la nièce se regardèrent; elles flairaient la vérité.

— Es-tu donc en deuil?

— En deuil pour toute la vie.

— Quel serment téméraire!

— Enfin qu'as-tu?

— Ma sœur, j'irai te le dire chez toi.

— Je suis de trop alors?

— Ma tante, je lis dans vos yeux que vous

le savez. Si je parlais de cela maintenant à Euphémie, ce serait attrister sa promenade ; remettons les chagrins à plus tard. Allez! Soyez belles et faites-vous bien admirer, madame la duchesse.

Le sourire de Valentine accompagnant ce souhait était radieux d'une bonté, d'une mansuétude infinies.

Elle serra la main de sa sœur, celle de sa tante, et reprit le chemin de la rue de l'Université, où demeurait Herminie.

— Ma tante, dit la duchesse dès qu'elles furent seules, que pensez-vous de tout ceci ?

— Il y a quelque chose de nouveau dans le ménage de ta sœur, quelque infamie du Bellande.

— Le Bellande a joué son rôle, ma tante, vous ne le reverrez plus, croyez-moi.

— C'est donc une marionnette, serrée

dans son tiroir lorsqu'elle a fini sa tirade?

— Justement. M. de Mainbourg n'a plus besoin de lui, on l'a fait disparaître, et la sentimentale Valentine va tout doucement devenir la maîtresse payée du plus désagréable banquier de Paris.

— Allons donc! et René?

Ce nom rappelait à la duchesse trop de souvenirs cruels pour qu'elle l'accueillît tranquillement.

— René, René! lui, pour le cœur, ce sera quelque joli mystère à l'eau de rose, dans une petite maison.

— Mais l'oncle! Savez-vous que c'est un homme très-fort et un fier scélérat que M. le comte de Mainbourg?

— Si j'étais roi, je le ferais ministre.

— A la place du duc?

— A côté du duc : ils se compléteraient.

Les natures perverses ont un merveil-

leux instinct pour se deviner et se comprendre.

Elles tirèrent bien vite toutes les conséquences possibles d'une action qu'elles eussent commise toujours dans le but de mal faire.

La duchesse se rendait parfaitement compte des projets de son oncle, de ses désirs et de ses motifs.

Quant à sa sœur, c'était un livre fermé pour elle ; ce cœur-là n'entrait point dans ses idées, elle ne le soupçonnait pas.

— C'est égal, ma tante, je voudrais bien voir un peu René et Valentine malheureux l'un par l'autre ! dit la duchesse en façon de corollaire.

— René, ce sera difficile ; mais, quant à Valentine, je te la garantis perdue. Si tu joues bien ton jeu, tu savoureras ta vengeance, et tu auras l'air de retirer la victime du gouffre. Tout n'est qu'adresse en ce

monde, et la générosité est la plus lourde de toutes les bêtises.

Madame la baronne de Michaud disait malheureusement trop vrai.

Au moment où madame de Bellande entra dans le salon qui précédait le boudoir d'Herminie, il lui sembla entendre des voix élevées et disputantes ; elle arrêta son frère et demanda au domestique qui les précédait, s'il y avait du monde chez madame la duchesse.

—Seulement, M. Émile d'Hervey, répondit celui-ci.

Reynald devint pâle, et, par un mouvement instinctif, passa devant sa sœur.

La porte s'ouvrit, Émile disait en ce moment :

— Et moi, je vous jure, Herminie, que cela ne sera pas!

— Ah! voilà ma chère Valentine! s'écria madame de Senneçay en courant à elle;

regardez-la, Émile : elle a pleuré, elle a souffert, et certainement le moment est venu d'accomplir le vœu de votre mère... Bonjour, Reynald.

Émile lança vers la marquise un regard haineux ; il ne pouvait la souffrir et il se sentait maintenant près d'arriver à lui prouver cette rancune, puisqu'elle allait tomber sous sa dépendance absolue.

Dans un moment de vivacité, bien rare pourtant chez cette créature si douce, elle avait eu avec lui une vive discussion à propos de son frère, discussion dans laquelle elle lui avait dit toutes ses vérités ; Émile sembla oublier cette affaire, mais il ne la lui pardonna jamais, et le moment était venu de le lui prouver ; il n'y manqua pas.

Valentine retenait à grand'peine ses larmes en embrassant sa cousine.

— Hélas ! oui, dit-elle, j'ai bien pleuré,

et ce n'est que le commencement de mes douleurs. Ma chère Herminie, je viens chercher près de toi des consolations; toi et Reynald, mes meilleurs amis, vous ne m'abandonnerez point.

— Et votre cher oncle, le comte de Mainbourg, vous n'en parlez pas, ma cousine? reprit Émile d'un air affable; sans me compter, ainsi que la duchesse de Spoletto et la baronne de Michaud.

— Mon Dieu! pensa Valentine, tout le monde sait donc ce fatal amour, que tout le monde me parle de mon oncle sur le même ton?

Cette observation de ses ennemis dans la bouche d'Émile lui montrait déjà ce qu'elle avait le droit d'attendre.

Les prédictions de son oncle commençaient à se réaliser.

Elle leva les yeux sur Émile.

— Je vous remercie, mon cousin, de me

rappeler tout cela, lui dit-elle, vous craignez sans doute que cette consolation me manque.

Reynald s'était imposé la loi de se taire toujours vis-à-vis d'Émile ; son amour lui inspirait contre lui un ressentiment que son amitié pour Valentine ne pouvait qu'augmenter encore; en cette circonstance, néanmoins, il ne fut pas maître de lui.

— C'est de la cruauté, mon cousin, dit-il. Et que vous a fait cette pauvre enfant, pour la torturer ainsi?

— Toujours extrême, Reynald, répliqua Émile avec son éternel sourire, digne neveu de votre noble tante Jeanne, prenant les choses en vrai Breton, sans faire la part des temps et des circonstances. Qu'ai-je donc fait de si atroce, en rappelant à ma cousine le nom de tous ceux dont elle est aimée?

— Émile! murmura la duchesse.

— Vous aussi, madame ! Allons ! je suis de trop ici, je gêne vos épanche-

ments, je serais maladroit, je vous blesse sans le vouloir. A bientôt, Herminie ; le plus sage est de vous laisser ensemble. Sans rancune, Valentine, et vous aussi, Reynald. Vous dînez chez mon père, demain, je suppose. Nous avons, vous le savez, ces deux banquiers de Francfort, pour signer la grande opération. Vous n'y pouvez pas manquer, rappelez-vous-le bien.

Cette injonction *d'un supérieur* fit relever la tête au comte de Kersaint.

Il s'élança après M. d'Hervey, et Dieu sait ce qui allait s'ensuivre, si Herminie ne se fût jetée en travers de la porte.

— Vous ne sortirez pas! s'écria-t-elle. Vous ne vous perdrez point, et votre sœur avec vous, au moment où vous lui restez seul au monde. Reynald, je vous le défends! Je vous en prie, ajouta-t-elle, voyant qu'il se disposait à passer outre.

Le jeune homme retomba assis sur une

chaise, anéanti, incapable de faire un pas, l'âme et le cœur brisés.

Valentine revint vers lui, s'appuya sur sa poitrine, qu'elle baigna de larmes, en répétant :

— Mon frère! mon frère! nous sommes nés tous les deux pour souffrir!

Madame de Senneçay souffrait autant qu'eux.

Elle se maudissait elle-même, elle maudissait Émile; elle maudissait surtout ce funeste amour, dont elle sentait toute l'horreur et qui la dominait malgré elle.

Elle eût donné dix ans de sa vie pour secouer ce joug qui l'accablait, pour fuir cet homme qui ne la méritait pas, qui ne l'aimait que d'un sentiment égoïste et perfide, tandis que le pauvre Reynald, si dévoué, si bon, si tendre, si supérieur en tout à Émile, n'obtenait d'elle qu'une froide amitié.

C'est la perpétuelle histoire du cœur.

On n'aime jamais qui le mérite ; l'amour est un bourreau, il vit de pleurs, il invente des tortures, il se plaît à tourmenter, à faire des victimes, il se plaît à la destruction, et cependant, nous ne comptons guère nos jours heureux que par l'amour : on chérit son supplice.

Ces trois nobles cœurs, déchirés et sanglants, cherchaient à s'épancher l'un dans l'autre.

Herminie demanda les détails les plus circonstanciés du malheur deValentine; elle lui fit raconter jusqu'aux derniers mots, et s'aperçut bien vite des réticences de la jeune femme par rapport à son père.

— Reynald, dit-elle brusquement, entrez un instant dans le salon, j'ai besoin d'être seule avec Valentine.

Reynald obéit, sans même demander la raison de cet ordre.

Depuis son enfance il vivait ainsi avec Herminie.

— Ma chère enfant, tu ne me dis pas tout, continua la duchesse dès qu'il fut parti.

Valentine hésita.

— Tu me caches le plus essentiel et tu as tort. Ne crains de moi ni indiscrétion, ni réprimandes. Je connais mon père, bien que j'aie peu vécu avec lui, je sais tout ce qu'il peut employer de ténacité et d'adresse pour arriver à son but. Tu as besoin de bons conseils, d'un conseil désintéressé. Ne me cache rien, et tu t'en trouveras mieux. Il t'aime, n'est-ce pas?

— Oui.

— Il te l'a dit? Il t'a proposé des choses... blessantes?

— Oui.

— Qu'as-tu répondu?

— Ma cousine!

— Mon Dieu! je sais bien que tu as refusé,

tu as peut-être trop refusé, c'est là ce que je crains.

— Tu aurais voulu que j'acceptasse?

— Non, certes. Mais mon père est un ennemi dangereux, et si tu l'as tourné contre toi, si tu lui as montré l'horreur qu'il doit t'inspirer, il deviendra implacable, je le connais.

— Il ne m'inspire point d'horreur, je le plains; il est repentant, car il m'a demandé pardon; cet amour est involontaire et dévoué. Ah! je te jure qu'il m'a vivement affligée. J'aime mon oncle, vois-tu, il a été bon pour moi, il m'a élevée, il m'a nourrie, il a cru bien faire, ce n'est pas sa faute si Edmond... Il m'a promis d'ailleurs de ne plus me parler de son sentiment, de réparer sa faute; comment pourrais-je lui en vouloir?

— Pauvre enfant!

— Je l'ai remercié de ses offres, j'ai accepté seulement de quoi vivre, et je lui

rendrai cela plus tard, sur mes reprises à mon mari, qu'il se charge de faire rentrer. Encore n'ai-je plus besoin de lui, grâce à ma bonne tante Hervey, dont j'avais totalement oublié le legs et que mon frère m'a rappelé.

— Et Émile te le donnera, il doit te le donner! La volonté de sa mère est formelle. Hélas! elle avait prévu ton malheur! Cache tout cela à Raynald, entends-tu? Ne lui laisse même pas soupçonner, ni à qui que ce soit au monde, les propositions de mon père. Ne te brouille point, ménage-le, mais tiens-le éloigné le plus possible; ne te montre pas avec lui, n'accepte pas sa voiture, je t'enverrai la mienne. Ne reçois pas ses cadeaux; sois bonne, mais sévère; ne te laisse pas aller à la pitié, à la condescendance; cela est affreux à dire, mais il en abuserait. Où comptes-tu demeurer?

— A la campagne, si je puis.

— A la campagne, oui, près de ta tante Jeanne, dans sa maison; cela est-il possible? c'est ton meilleur et ton plus sûr asile.

— Pourquoi pas avec Reynald?

— Il ne doit pas quitter son oncle, ce serait aventurer sa position, vous mettre à l'aumône! Non, non, laisse Reynald chez M. d'Hervey, va chez mademoiselle de Kersaint; c'est le mieux, te dis-je.

— Mais ma tante est pauvre; elle ne pourra me recevoir.

— Cherche un gîte à côté d'elle, et ne la quitte point.

— Ma tante est si extraordinaire!

La duchesse regarda attentivement sa cousine.

— Ah! s'écria-t-elle, Valentine, tu es plus malheureuse que je ne le croyais, tu as quelque amour de caché.

— Non, non...

— Si tu n'avais pas besoin de ta liberté,

tu ne fuirais pas ainsi ta tante, que tu aimes tant. Ma pauvre enfant, je ne sais que trop à quoi m'en tenir là-dessus.

Le cher secret de son amour était si précieux à Valentine que son cœur se révolta à l'idée de le confier même à une amie.

C'était son trésor, son bonheur, sa consolation, le sanctuaire dans lequel elle pénétrait seule et où elle adorait son idole.

Elle trouva le courage du mensonge et nia de toutes ses forces.

Madame de Senneçay, sans être tout à fait persuadée, n'insista plus.

— Tant mieux, dit-elle enfin, car je te plaindrais doublement, pauvre Valentine. Alors, va chez ta tante. Là seulement tu seras défendue contre tous, là seulement tu trouveras un refuge assuré, et mademoiselle de Kersaint peut seule, par son autorité, te soutenir dans le monde. N'as-tu

pas là de vigoureux champions, MM. Bresselles?

— Ah! oui, de bons, d'excellents amis. Pauvre Roland!

— Place-toi sous leur égide, tu en auras besoin.

— J'ai besoin de tout le monde, ma cousine, et de toi plus que de personne, parce que tu m'aimes. Mais tu as raison, bien raison, il faut m'établir près de ma tante, et de ce pas j'y vais. Je passerai la journée avec elle, je lui raconterai tout, et, j'en suis sûre, elle trouvera moyen de me caser près d'elle. Rappelons mon frère.

Reynald revint, elle lui fit part de son projet, il s'excusa de la conduire, il fallait qu'il rentrât, M. Hervey l'attendait.

— J'irai bien seule, ce n'est pas la première fois.

— Bon, dit Herminie, je vais faire atteler et je te conduirai moi-même; je ferai une

visite à ta tante en même temps, je ne l'ai pas vue depuis des siècles.

La duchesse sonna, demanda sa toilette et ses chevaux.

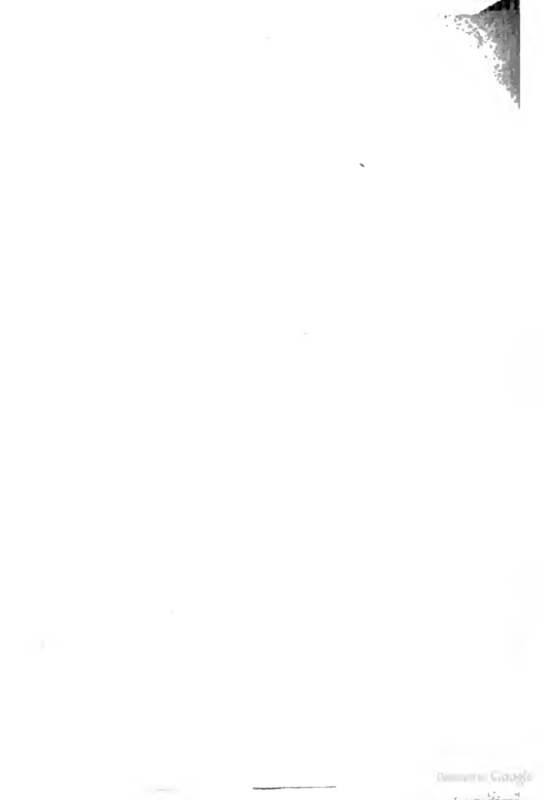
Les deux cousines sortirent ensemble une demi-heure après.

Elles tombèrent d'abord dans Longchamp, elles aperçurent Euphémie, qui leur fit des signes; le cocher coupa la file, sortit par l'Allée des Veuves et gagna enfin le chemin de Passy.

Quelques voitures stationnaient à la porte de mademoiselle de Kersaint; parmi elles, Valentine crut reconnaître un certain coupé qui lui fit battre le cœur.

En entrant au salon, elle acquit la preuve qu'elle ne s'était pas trompée, car là elle se trouva en présence de René de Massac.

AU BOIS DE BOULOGNE.



VII

Mademoiselle de Kersaint accueillit sa nièce, ainsi qu'elle en avait l'habitude, avec joie et affection.

Elle la trouva triste et changée; Roland et son oncle étaient également près d'elle et furent de ce même avis.

— Vous avez souffert, Valentine, dit Jeanne tout bas.

— Oui, ma tante, beaucoup, et je venais vous le dire, vous demander vos conseils.

— J'ai entendu parler et je me doute de ce qui vous amène, ma pauvre enfant. Vous dînerez avec moi et nous en causerons.

Les quelques personnes qui restaient encore se retirèrent, sauf Herminie, René et MM. Bresselles.

— Je suis charmée qu'on me laisse libre plus tôt, continua Jeanne, car je voulais vous remercier, madame la duchesse, de votre affection pour Valentine; je sais quel intérêt vous prenez à elle, vous la consolez, vous la conseillez ; c'est une bonne œuvre. La pauvre petite en a grand besoin.

Herminie se défendit et assura qu'elle ne faisait rien que de très-simple.

René n'avait pas encore ouvert la bouche.

— Où dînez-vous, M. de Massac? demanda Jeanne.

— Au club, madame, et je vais ce soir chez madame de Spoletto.

— Cette bonne Euphémie ! Elle n'a point de monde cependant aujourd'hui.

— Non, un petit comité, pour une lecture.

— Et vous, messieurs les inséparables?

— Nous allons chez un ancien ami causer d'autrefois.

— Eh bien, moi, je ne resterai pas seule, je garde ma Valentine. A propos, comment retournerez-vous?

— Mais... en voiture, il y en a ici.

— Rien de plus facile, répliqua Roland ; à quelle heure voulez-vous partir?

— Vers neuf heures et demie, je pense.

— Je connais un cocher de remise ici près, c'est un honnête homme, je vais le prévenir et le retenir en sortant. A neuf heures et demie, il sera à la porte et vous pouvez être sûre avec lui comme avec moi.

Je suis désolée, interrompit Herminie,

de ne point vous épargner cette peine, M. Roland; un de mes cochers est malade, l'autre est avec M. de Senneçay, et je suis forcée d'être ce soir à une réunion de famille, chez monseigneur l'évêque de Pamiers; je l'ai promis à mon mari, on en sortira tard, je n'ai donc personne à envoyer.

René se taisait toujours.

Valentine éprouvait un embarras...!

Quand la duchesse se leva, MM. Bresselles se levèrent aussi, René dut en faire autant.

Il sortit avec eux, sans avoir adressé même une parole à la jeune femme.

Son départ la soulagea d'un grand poids, elle se sentit à son aise et bien décidée.

Sa tante était sa meilleure et sa plus sûre protectrice, elle allait tout lui confier.

Ivonne vint annoncer le dîner, auquel elles touchèrent peu.

Jeanne était dans un jour de bonne humeur et de tendresse pour Valentine; elle

n'avait pas vu Euphémie depuis quelques jours, et celle-ci n'avait pas versé son venin dans son cœur.

Lorsqu'elles furent rentrées au salon et que la marquise, assise aux pieds de sa tante, lui raconta de quelles infamies elle était victime, celle-ci pleura de rage.

— Oh! si mon pauvre frère vivait, ou si seulement Reynald était un Kersaint véritable! Mais non, le sang du paysan paralyse dans ses veines celui du gentilhomme.

— Et qu'y pourrait-il changer, ma tante? Tuer mon mari, à quoi cela remédierait-il?

— Eh bien, maintenant que comptez-vous faire?

— Louer près de vous une petite maison, ma tante, y porter mon mobilier et m'y fixer sous votre protection.

— Bien! très-bien! c'est fort sage. Votre sœur pourrait vous prendre, mais il vaut mieux l'indépendance. Nous allons chercher

cela. Je vous soutiendrai bien haut, ma nièce, soyez tranquille; dans tout ceci,vous n'avez point de torts,vous êtes horriblement traitée; le monde et le vrai monde sera pour vous, je vous en réponds. Dès demain je me mets à l'œuvre et je suis, grâce à Dieu! une puissance au faubourg. Je ne sais trop pourquoi, mais cela est.

Jusqu'à neuf heures elles causèrent à cœur ouvert. Valentine se rassura, elle fut moins timide, elle montra son ineffable bonté.

Mademoiselle de Kersaint, qui ne la connaissait pas, en fut enchantée, car elle la trouva digne d'elle, partageant les mêmes sentiments, les mêmes idées.

— Il me semble, mon enfant, que je me vois dans un miroir; j'étais ainsi à votre âge. Hélas! combien les chagrins m'ont changée!

Ivonne prévint à l'heure dite que la voiture attendait.

— Allez, ma fille, ne vous faites pas attendre, cela coûte de l'argent, et vous voilà pauvre, il faut plus calculer que jamais. Revenez demain, à l'heure du déjeuner, nous visiterons ensemble les environs. D'ici là, Ivonne aura pris des renseignements et je ne doute pas que nous ne trouvions facilement ce qui nous convient. Adieu, dormez bien ; vous avez rempli votre devoir, c'est la plus puissante de toutes les consolations.

Valentine mit son chapeau et descendit, éclairée par la vieille femme.

Le petit voyage qu'elle allait faire seule lui plaisait.

Le temps était beau, l'air tiède, elle avait besoin de se recueillir après une semblable journée ; elle se réjouissait donc de causer avec elle-même, en se sentant rouler.

Le cocher ouvrit la portière, elle donna son adresse et partit.

Le chemin le plus court était par le bois de Boulogne.

Il le prit naturellement.

La marquise reléguée dans un coin de la voiture, son châle croisé sur sa poitrine, la glace ouverte, pensait.

Elle pensait surtout à René qu'elle avait trouvé installé chez sa tante, sur le pied de l'intimité, comme un homme qu'on voit chaque jour.

Elle se dit qu'il y venait sans cesse, et qu'elle le rencontrerait.

Peut-être n'en était-elle pas absolument fâchée.

Et cependant, il faudrait le fuir! il le faudrait!

Oui, mais le moyen de fuir ce qui nous attire?

Elle se faisait une morale des mieux raisonnées, lorsque la voiture s'arrêta près d'une contre-allée, la portière s'ouvrit, se referma.

Un homme était assis à côté d'elle avant qu'elle eût poussé un cri, tant sa surprise était grande.

Elle ne vit d'abord rien, elle eut peur; puis elle pensa à Roland, qui saisissait cette occasion de la protéger; elle leva les yeux: c'était René.

— Oh! mon Dieu! s'écria-t-elle en cachant sa tête dans ses mains, mon Dieu! ayez pitié de moi!

Elle se sentit perdue, car son cœur ne battait que de joie.

Elle résolut pourtant de se défendre, et de quitter ce dangereux tête-à-tête aussitôt que cela lui serait possible.

— Valentine, dit René de sa voix la plus douce, c'est moi.

— Oh! je ne le sais que trop, monsieur. Que me voulez-vous, au nom du ciel?

— Ce que je veux! mais je veux vous

voir, vous parler ; je veux vivre, car depuis six mois je meurs.

— Vous vous permettez...

— Je me permets ce qu'un amour comme le mien excuse; je ne serai près de vous que ce que vous voudrez; mais vous savoir malheureuse, abandonnée, insultée peut-être, et vivre loin de vous, c'est trop.

— Je ne suis point malheureuse, je ne suis point insultée, j'ai des protecteurs et je vous remercie de votre sollicitude.

— Des protecteurs ! oui, votre oncle de Mainbourg, que je tuerai s'il n'y prend garde ; votre pauvre frère, ce malheureux enfant, jouet lui-même d'une passion qui le brise, et à qui un mot de la duchesse ferait tout oublier ; Roland Bresselles, qui ose vous aimer presque autant que moi. Des protecteurs ! non, vous n'en avez qu'un, et c'est celui dont la vie vous appartient, que

vous avez changé au point de le rendre méconnaissable à lui-même ; c'est moi, que vous aimez malgré vous, car je sais que vous m'aimez, je sais que vous combattez ce sentiment par l'idée d'un faux devoir envers le dernier des misérables, et voilà pourquoi je suis ici.

— Seigneur ! murmura Valentine, il sait que je l'aime, ayez pitié de moi !

— Je vous parle froidement et résolûment, j'ai tout calculé. Ce jour datera dans notre existence, car il va décider l'avenir. Il faut que vous m'écoutiez, il faut que vous me répondiez, et, selon votre réponse, tout sera dit entre nous. Si vous n'acceptez pas ma proposition, je ne vous reverrai jamais et le monde ne me reverra plus. En vous perdant, j'aurai perdu tout ce que j'aime, tout ce que je désire ; je fuirai dans une retraite inaccessible, où le moindre écho du siècle ne pourra pas m'atteindre. Dites, Va-

lentine, consentez-vous à m'accorder cet entretien suprême?

— Mais ce cocher saura...

La résistance n'était plus que pour la forme, le cœur de la marquise s'amollissait, et René le vit de reste.

— Cet homme est à moi, il ne parlera pas. M. Bresselles ne se doutera jamais que vous n'êtes pas rentrée chez vous directement. Fiez-vous à moi, et donnez-moi votre main, en signe de confiance. Je suis le meilleur ami que vous ayez en ce monde, et mon respect égale mon amour.

Valentine lui tendit sa main, qui tremblait.

— Merci, c'est bien, c'est digne de vous, ma Valentine chérie! Votre mari est parti en vous volant tout ce que vous possédiez.

— Monsieur!

— Oui, en vous volant, je vous le répète, et ce mot ne doit pas vous offenser, car il

est vrai, et vous ne pouvez plus avoir rien de commun avec un tel homme. Vous portez son nom, c'est le plus grand de tous vos malheurs, et le seul malheureusement auquel je ne puisse remédier, si ce n'est en vous conseillant de vous appeler désormais madame de Kersaint. Votre oncle de Mainbourg vous aime, il fera tout au monde pour vous acheter; peut-être n'est-il pas étranger à ce qui se passe, peut-être a-t-il plus contribué que vous ne croyez au déshonneur de M. de Bellande.

— Cela est impossible.

— Je le soupçonne et je le saurai. Vous êtes donc seule, sans ressource, entourée d'ennemis, livrée à la jalousie, à la méchanceté de votre sœur et de votre tante, à la convoitise de votre oncle, à l'indifférence de vos autres parents, aux calomnies du monde, et à l'envie des femmes que vos vertus et votre beauté ont rendues vos ennemies.

Voilà la vérité. Que comptez-vous faire?

— Hélas! ce n'est que trop la vérité, vous l'avez dit. Je vais me retirer près de ma tante Jeanne, je ne verrai personne, j'aurai pour vivre la pension de madame Hervey...

— Émile ne vous la payera pas...

— Quelques bribes de la fortune de mon mari que mon oncle de Mainbourg...

— N'y comptez point, vous ne les aurez pas longtemps.

— Eh bien, je travaillerai.

— Je vous attendais là. Il est digne d'un caractère tel que le vôtre de songer à votre indépendance, à votre dignité, et de ne pas chercher ailleurs ce que vous pouvez vous procurer vous-même. C'est bien. Vous avez un magnifique talent. Vos leçons seront précieuses pour toutes les personnes qui savent apprécier la meilleure méthode et le goût le plus pur; mais allez-vous donc, à

votre âge, avec votre beauté, avec votre nom, courir chercher dix francs chez le tiers et le quart? Cela est-il possible, et croyez-vous qu'on viendra vous relancer à Passy?

— C'est vrai.

— Il vous faut donc un appartement, au moins un pied-à-terre en ville.

— Je l'aurai.

— C'est cher.

— Je le gagnerai bien. D'ailleurs mon frère me prêtera son appartement d'abord.

— Oui, chez madame Hervey. C'est convenable pour vos élèves. Tout cela se peut, mais ensuite? Quand vous rentrerez, quand vous vous trouverez seule, sans affection, sans consolation après ces journées pénibles, dont vous ne vous figurez pas la difficulté immense, que ferez-vous?

— Ma tante Jeanne... mes amis...

— Tout cela est parfait comme accessoires, mais cela remplit-il le cœur? Non, oh! non, Valentine; vous êtes une de ces créatures qui ne peuvent vivre sans que leur cœur soit rempli, sans que leur vie ait un but. Vous êtes femme dans toute l'acception du mot, il vous sera aussi nécessaire d'être soutenue et guidée qu'à quelques-unes de votre sexe de commander. Il vous faut un appui, il vous faut un être à qui vous puissiez dire: « Je souffre, » ou « Je suis heureuse! » Un être qui fera, s'il le veut, votre bonheur ou votre malheur, car votre cœur est le mobile de tout. Où le trouverez-vous, enfant? Vous voyez quelle est ma tendresse, car, depuis une demi-heure que nous sommes là, tête à tête, j'ai résisté au désir de vous en parler pour ne m'occuper que de vous-même. Et cependant, ce matin j'aurais donné ma vie pour ce moment que je désespérais d'atteindre, j'au-

rais donné ma vie pour vous dire : Je vous aime, aimez-moi.

Valentine sentait tout cela, son ivresse augmentait à chaque instant.

Ce bonheur tant rêvé, tant cherché, il était là ; ce cœur semblable au sien, il l'appelait; un mot, et sa vie était à jamais liée à lui, et il allait se consacrer tout entier à son bonheur.

Elle sentait sa résolution s'abattre, son courage s'envoler.

Cette voix arrivait à son oreille comme une musique fascinatrice, elle s'endormait pour ainsi dire à ce bruit charmant, et la main de René, qui tenait encore la sienne, la sentit frémir et trembler.

— Vous restez muette, pauvre chère; vous êtes en ce moment indécise et étonnée, vous avez un cœur qui vous entraîne et votre raison vous retient. Ah! faites-la taire, car ce que vous prenez pour de la

raison, c'est votre perte. Si vous ne voulez pas de mon sein pour y reposer votre tête brisée, où donc la reposerez-vous? Qui vous écoutera, qui vous soulagera, qui vous aimera? Pourquoi imposer ce malheur à votre âme déja si éprouvée?

Pourquoi me forcer à mourir, moi qui suis encore si jeune, si puissant pour vous rendre heureuse?

Cet homme, qui ne doutait pas de son amour, mais qui redoutait sa vertu, si chancelante hélas! en cet instant, cet homme la connaissait bien.

Il savait quel chemin prendre pour arriver à sa volonté, il s'insinuait peu à peu dans son esprit, il l'accoutumait à lui, et, bien que René fût très-amoureux, il n'en conservait pas moins son savoir-faire, par la grande habitude, et sans y tâcher.

Valentine se taisait toujours, elle ne pensait pas, elle sentait, elle aimait.

— Vous ne craignez pas, j'espère? continua-t-il; vous savez que je suis votre ami d'abord, votre esclave ensuite, votre amant quand vous daignerez descendre jusqu'à moi, votre maître jamais. Je ne vous demande qu'une chose : permettez-moi de vous voir souvent. Si votre amour n'est pas assez fort encore pour m'accorder toute confiance et toute réciprocité, il grandira vite et vous serez heureuse, plus heureuse que moi, car vous m'aurez rendu le roi du monde et moi je ne pourrai vous offrir que mon dévouement. Dites! le voulez-vous?

— Vous voir, vous voir, oh! non.

— Non! Ah! Valentine, songez-y. Songez quel arrêt vous prononcez là! Songez aux suites, songez à notre séparation éternelle!

— Mon Dieu!

— Oui, éternelle! éternelle, voyez-vous, et mon malheur aussi! Je ne parle pas du vôtre, vous vous y résignez.

— Et que voulez-vous donc, monsieur? Pourquoi abuser de mon trouble, de mon désespoir? Pourquoi me demander ma perte totale, lorsque vous savez que je suis déjà presque perdue? Vous dites que je vous aime, eh bien, cela est vrai : René, je vous aime. Je vous aime plus encore que vous ne le supposez, je vous aime depuis que mon cœur a parlé; je n'ai jamais aimé que vous. Si l'on m'a donnée à un autre, si je l'ai accepté, c'est parce que je me suis crue méprisée par vous. Si j'ai cru l'aimer, cet autre, si j'ai essayé de me rattacher à celui qui était mon mari, c'est que cela m'était imposé par le devoir; mais vous seul, vous seul, René, avez été réellement le maître de mon âme, vous seul y régnez encore. Êtes-vous content maintenant? Connaissez-vous ma pensée, la dominez-vous, la tenez-vous sous vos serres?

— Chère, chère Valentine!

Il lui baisa la main.

— Je vous aime et vous m'aimez, et cependant, si vous m'aimez, vous allez me quitter tout à l'heure, vous allez faire tous vos efforts pour m'oublier. Cela doit être, ou c'en est fait de moi.

— Vous divaguez, Valentine! Je suis votre unique espérance.

— Vous êtes l'instrument assuré de ma perte. Tant que je serai pure et innocente, je trouverai partout un appui; le jour où je deviendrai coupable, on me repoussera sans miséricorde, et quand vous m'aurez abandonnée à votre tour, que me restera-t-il?

— Je ne vous abandonnerai jamais; je serais le dernier des hommes si je vous abandonnais.

— Ah! tous disent ainsi.

— Et bien peu le pensent; mais moi, je le pense, et je le prouverai.

— Hélas!

—Oui, ma Valentine, oui, si vous le voulez, notre vie sera la plus heureuse du monde ; un mot, un mot que vous prononcerez tout à l'heure, nous donnera le paradis. Songez-y donc ; nous voir chaque jour, dans le plus grand mystère, passer de longues heures ensemble ; nous tout dire ; vivre uniquement l'un pour l'autre, lorsqu'on nous croira occupés d'intérêts tout différents ; présenter au monde un visage indifférent et cérémonieux, et porter en nous-mêmes un foyer de passion et de bonheur à faire envie aux anges ! Ah ! dites, dites un mot, Valentine ; tout est prêt. Plus puissante qu'une reine, vous ferez alors un monde nouveau pour tous les deux ; véritable fée, vous évoquerez une oasis fortunée, un Éden, où nous vivrons dans des joies indicibles.

— Ah ! quel rêve, quel rêve impossible, René !

— Impossible! pourquoi? Le voulez-vous réaliser tout à l'heure? Voulez-vous la preuve de ma puissance et de la vérité? Permettez-moi de donner un ordre, et consentez à me suivre, vous serez convaincue.

— Où vous suivre?

— Vous le verrez; ayez confiance.

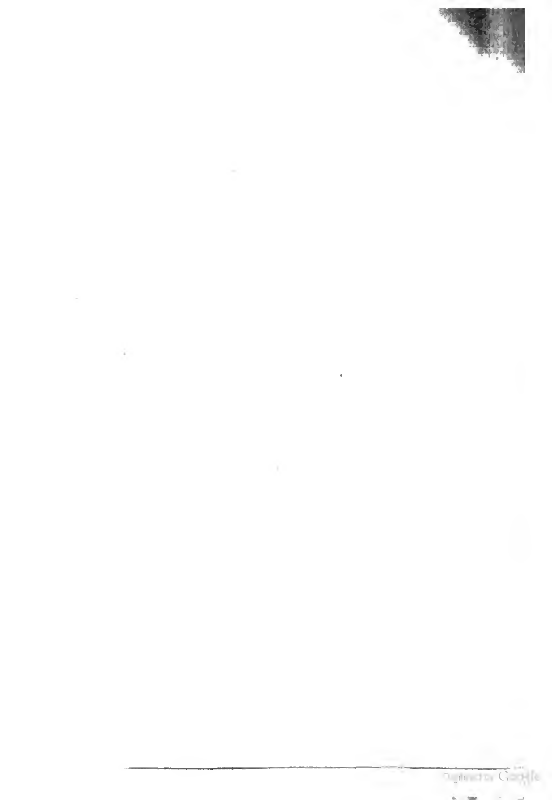
Valentine était aventureuse et romanesque; elle était surtout confiante en ceux qu'elle aimait.

Elle hésita, elle se fit prier, elle dit non, elle dit oui, elle consentit enfin.

Aussitôt M. de Massac fit arrêter, dit deux mots tout bas au cocher; la voiture tourna, reprit une autre route en marchant plus vite, et, après un quart d'heure environ, s'arrêta devant une maison dont la porte s'ouvrit sans qu'on eût même le temps de sonner.



NOUVEAU PERSONNAGE.



VIII

René tendit la main à Valentine; elle descendit en s'enveloppant de son voile et de son châle.

Il lui prit le bras; ensuite, ils se trouvèrent dans une espèce de parc anglais, aboutissant à une maison neuve, petite, élégante, cachée dans un bouquet d'arbres,

semblant devoir offrir un abri délicieux à un nid de ramiers.

Valentine, dont le cœur battait bien fort, leva les yeux, flaira *la petite maison*, comprit le danger et s'arrêta.

— Je n'irai pas plus loin, dit-elle ; c'est un guet-apens.

— C'est ce que je vous ai promis, rien de plus, rien de moins. Vous m'avez donné votre confiance ; je n'ai rien fait pour mériter de la perdre, et je la réclame ; vous m'offenseriez en me la reprenant.

— Ah ! René, René, si vous me trompiez, vous seriez un misérable.

— Si je vous trompais, je serais digne de tous vos mépris, et je les accepte ; mais venez, venez, vous ne vous en repentirez pas. Je vous donne ma parole d'honneur que vous sortirez d'ici librement, comme vous y êtes entrée, sans qu'un mot, un geste de qui que ce soit au monde, de moi sur-

tout, ait pu vous déplaire. Si je manque à ma parole, j'accepte ce que vous m'imposerez, je consens à ne vous revoir de ma vie, j'accepte votre haine. Quel serment plus fort puis-je vous faire? Y croyez-vous?

Valentine était trop jeune et trop franche pour douter un instant; elle crut, et, sans répondre, elle se remit en marche.

Ils arrivèrent au péristyle, éclairé par une lumière douce et voilée, suffisante pour ne pas se répandre au dehors, et cependant pour mettre en relief tous les détails d'un escalier ravissant et d'une sorte de vestibule orné avec un goût artistique.

A droite et à gauche, de grandes portes battantes à clous dorés, en tapisserie précieuse, roulaient doucement sur des tapis à haute laine, où les pas les plus bruyants s'amortissaient.

Un magnifique candélabre style Louis XV éclairait cette première antichambre toute

garnie de fleurs, et que précédait un tambour à glaces.

René toucha la porte de droite; elle s'ouvrit.

— Où me menez-vous, encore une fois? demanda Valentine.

— Vous allez le savoir, suivez-moi.

La première pièce dans laquelle ils entrèrent était une bibliothèque, garnie de rayons élégants et de livres précieux.

Elle précédait un salon de moyenne grandeur, meublé avec une élégance et une recherche merveilleuses, et dont les murailles étaient garnies des meilleurs tableaux de l'école moderne; venait ensuite une sorte de boudoir, plus élégant encore, puis un salon de musique et une salle à manger, où trois couverts étaient placés sur une table, aussi brillamment servie que le reste.

En revenant sur leurs pas, ils trouvèrent, sur le retour du boudoir, une cham-

bre à coucher adorable, un cabinet de toilette digne d'une reine, et une petite antichambre coquette donnant dans le vestibule par lequel ils étaient entrés.

Tout cela garni, selon la mode, de fleurs, de chinoiseries et de brimborions.

Quand René eut montré à sa compagne cette habitation déserte, il la ramena dans le boudoir; un grand feu et une seule lampe les y attendaient.

Il la pria de s'asseoir dans un voluptueux fauteuil, et se plaça en face d'elle.

Ils n'avaient pas prononcé une parole dans toute cette visite.

— J'ai fait ce que vous avez voulu, dit Valentine ; maintenant, j'attends l'explication.

— La voici. Comment trouvez-vous cette retraite?

— Délicieuse.

— Elle m'appartient, donc elle est à vous.

Mais ce n'est pas encore là la question. Vous voulez, dites-vous, vous fixer près de votre tante, et je vous approuve. Que penseriez-vous des soirées passées ici avec moi, sans un seul confident subalterne, sans que personne, hors un ami sûr comme l'acier, sût que nous y sommes?

Valentine le regarda étonnée.

— Oui, cette maison est à moi. Depuis que je vous aime, ne voulant plus y recevoir comme autrefois, je la fis démeubler, et je fus au moment de la vendre, lorsque je fis la rencontre d'un de mes amis de collége, un homme que j'avais beaucoup aimé enfant et que j'avais perdu de vue, ce qui ne nous arrive que trop. Il appartient à une famille noble et riche de Bretagne; il était retourné dans son pays, et mon étonnement fut prodigieux en le rencontrant sur le pavé de Paris, nécessiteux, mal vêtu, pâle, enfin dans la tenue d'un homme comme il faut,

ruiné, se retenant de toutes ses forces au luxe et à la propreté natives. Je n'osai pas d'abord lui en demander la raison. Dans la crainte de le blesser, je voulus l'attendre, persuadé qu'il me le dirait de lui-même lorsqu'il m'aurait bien étudié. Je ne me trompais pas. C'est un homme tout à fait supérieur que mon ami Léonce de Silly.

— Léonce de Silly ! le peintre ? interrompit Valentine.

— Lui-même.

— Ah ! je le connais; je l'ai vu chez mademoiselle de Kersaint et chez Euphémie.

— Je le sais, c'est moi qui l'y ai conduit. Léonce de Silly a du génie, ma chère, et un génie remarquable, un des plus vigoureux et des plus incontestables de ces temps-ci, vous n'en doutez pas. Mais c'est un caractère bizarre; c'est un homme qui ne ressemble à personne, et que peu de gens apprécient ce qu'il vaut.

— Il est laid.

— Ah ! voilà bien les femmes! Il est laid! Et qu'importe? Il est laid, c'est vrai; il a des mains étranges, j'en conviens. Qu'est-ce que cela en comparaison de ce qu'il vaut? Je suis son ami, mais je suis homme, je suis jeune et mon témoignage n'est pas suspect. Dieu a bien fait de le créer ainsi, car avec son esprit, son talent féerique, tout ce qu'il a pour séduire et pour entraîner, ce serait le fléau du genre humain. Toutes les femmes l'adoreraient, et les hommes se verraient enlever par lui leurs maîtresses. Son caractère et son cœur feraient la désolation des femmes, et nous autres, nous nous désolerions d'un autre côté. Il est donc fort heureux qu'il ait les cheveux rouges et le menton sans fin.

— C'est donc Satan, que cet homme?

— C'est Satan, vous l'avez dit; il en a l'orgueil. Il est sorti du collége passionné

pour la peinture et voulant se faire artiste ; ses parents, qui sont Bretons, gentilshommes et à la tête d'une jolie fortune, ont poussé des cris inhumains. Il est parti quand il a eu vingt et un ans, il est venu ici, il s'est mis à travailler; il a eu toutes les chances de grandeur et de décadence propres à sa position de postulant dans les arts : tour à tour il a roulé carrosse et il est mort de faim, il est resté dans une mansarde et dans un palais; enfin il a acquis un talent incontestable, mais peu sympathique, parce qu'il ne se préoccupe point de plaire; il travaille pour lui, pour quelques amis de son école, et ne se soucie pas du reste. « J'arriverai, me dit-il, ils y viendront et on s'arrachera ce que l'on ne regarde pas aujourd'hui. » Quant à moi, je crois fortement qu'il a raison.

— Et moi aussi.

— Donc, je le rencontrai dans une de ses éclipses. Au lieu de détruire ce logis, je le consacrai à l'art, à l'amitié; je fis arranger un atelier charmant pour Léonce : il l'habita et l'habite encore.

Valentine se leva précipitamment.

— Attendez donc, vous vous en irez après si vous voulez; sachez la fin. Léonce demeura ici; en vrai artiste qu'il est, en original, il se mit à fureter dans tous les coins, afin de découvrir quelque chose en ce logis, et ses recherches ne furent pas inutiles. Ce pavillon a fait partie autrefois d'une grande propriété, découpée en plusieurs morceaux, selon la proportion des fortunes actuelles. Au bout du jardin, se trouve une sorte de galerie couverte, destinée primitivement à y mettre des tableaux ou des statues, peut-être à dîner et à faire de joyeuses orgies : nos pères y étaient sujets. J'ai fait arranger cette galerie en salle

d'armes, elle est remplie de trophées et de curiosités de ce genre. A une des extrémités, mon ami Léonce a découvert, sous une boiserie dont la disposition ne lui convenait pas, une porte condamnée, et cette porte donne dans la maison voisine, partie jadis liée à celle-ci. Cette maison voisine est à trois portes au-dessus de mademoiselle de Kersaint ; cette maison voisine est à louer. Comprenez-vous maintenant ?

Valentine rougit.

— C'est juste ce qu'il vous faut, et ce sera la première que vous visiterez demain. Yvonne, sans se douter de rien, vous y conduira. Elle n'est pas chère, elle est jolie, elle a un beau jardin ; l'entrée est à une lieue d'ici, nul ne se doute de la communication. Nous pourrons nous voir sans danger et facilement. Madame de Spoletto n'aura pas toute seule l'honneur des portes secrètes.

Valentine retrouva assez de courage pour refuser.

— Partons, dit-elle.

— Valentine, j'aurais pu vous cacher tout cela, vous eussiez pu tomber à votre insu dans ce piége, et certes si mon amour n'était pas aussi loyal qu'il est immense, je n'y aurais pas manqué: c'était de bonne guerre. Ne me faites pas repentir de ma franchise.

Ce raisonnement était irrésistible pour une femme qui aime; il toucha Valentine; elle hésita de nouveau.

René ne lui laissa pas le temps de se reconnaître.

Il se mit à ses genoux, les coudes appuyés sur les bras de son fauteuil; il lui peignit en traits de feu, et comme il savait le faire, le bonheur qui les attendait, l'amour qui le dominait, celui qu'elle éprouvait elle-même.

Il montra son désespoir si elle le refusait, il montra cette séparation éternelle et inévitable, il plaida avec l'éloquence du cœur et de la passion.

Valentine, enivrée, perdait ses forces à chaque regard.

Il supplia, il pleura, il la serra sur son sein, malgré sa résistance ; il l'enlaça enfin des mille réseaux d'un amour comprimé si longtemps, si puissant le jour où il put se montrer dans toute sa force, et il obtint enfin ce qu'il désirait, ce qu'elle désirait plus que lui peut-être.

— Ah! ma bien-aimée! s'écria-t-il dans son transport, maintenant nous sommes sauvés tous les deux.

Valentine oubliait tout, elle était bien heureuse!

— Nous allons planter notre crémaillère, le voulez-vous?

Pouvait-elle refuser?

— Nous ferons descendre Léonce. Ah! ne dites pas non; c'est notre seul confident, il faut lui montrer de la confiance. Et puis, Valentine, je ne vous réponds pas de moi... de...

Valentine lui mit la main sur les lèvres.

— Appelez votre ami, dit-elle.

René tira une sonnette, et quelques minutes après le peintre entrait dans l'appartement.

En l'attendant, M. de Massac raconta à la marquise son projet pour la galerie.

— J'ai visité la maison voisine qui est à louer, dit-il; cette porte est également condamnée et masquée par un peu de plâtre, dans un corridor de dégagement : le moindre effort le fera tomber. Léonce et moi, nous seuls, nous arrangerons tout, il n'est pas besoin d'ouvriers. Il n'a point ici de domestique. Une vieille femme vient faire son